

Académie galante

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Académie galante. 1682.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

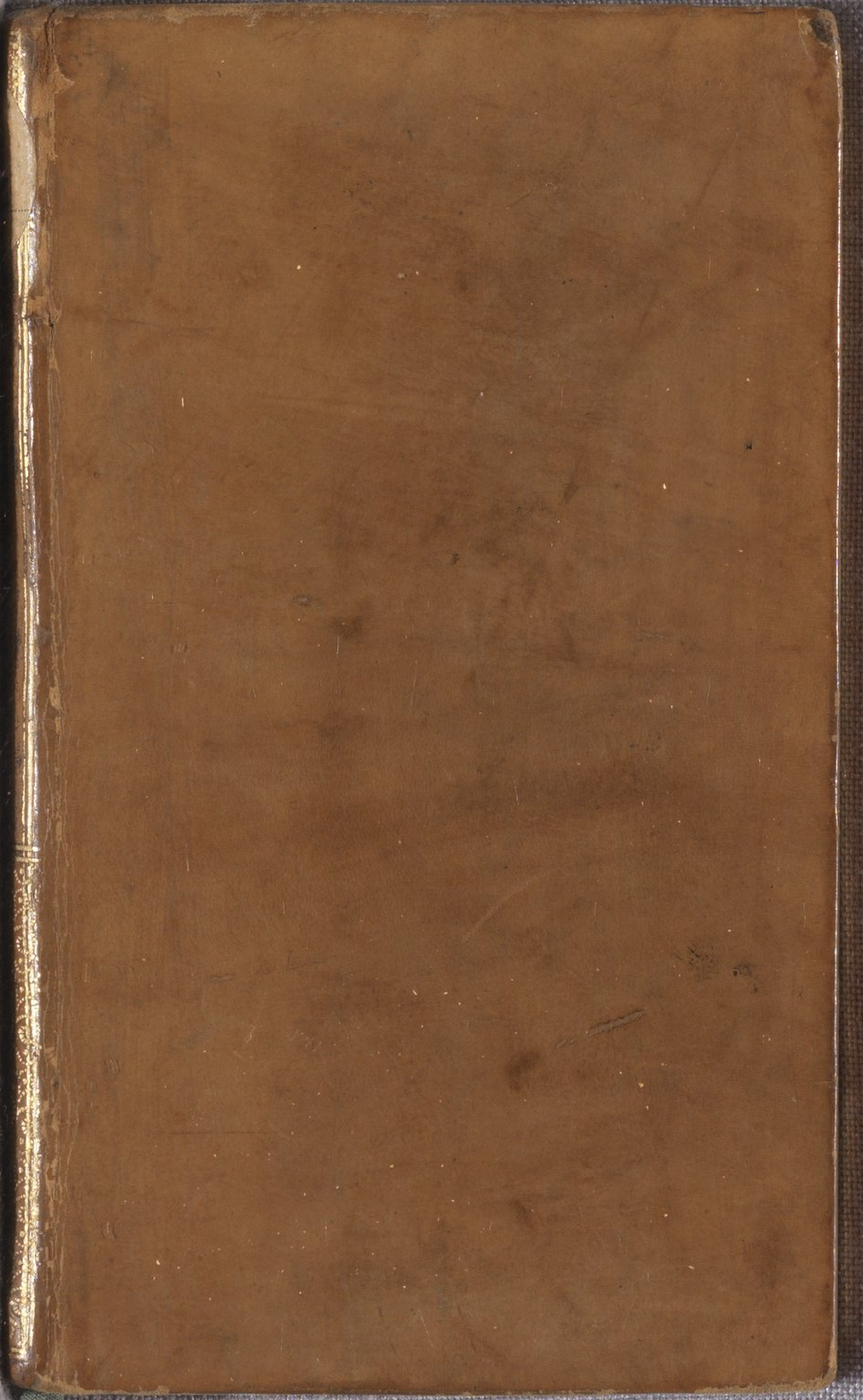
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

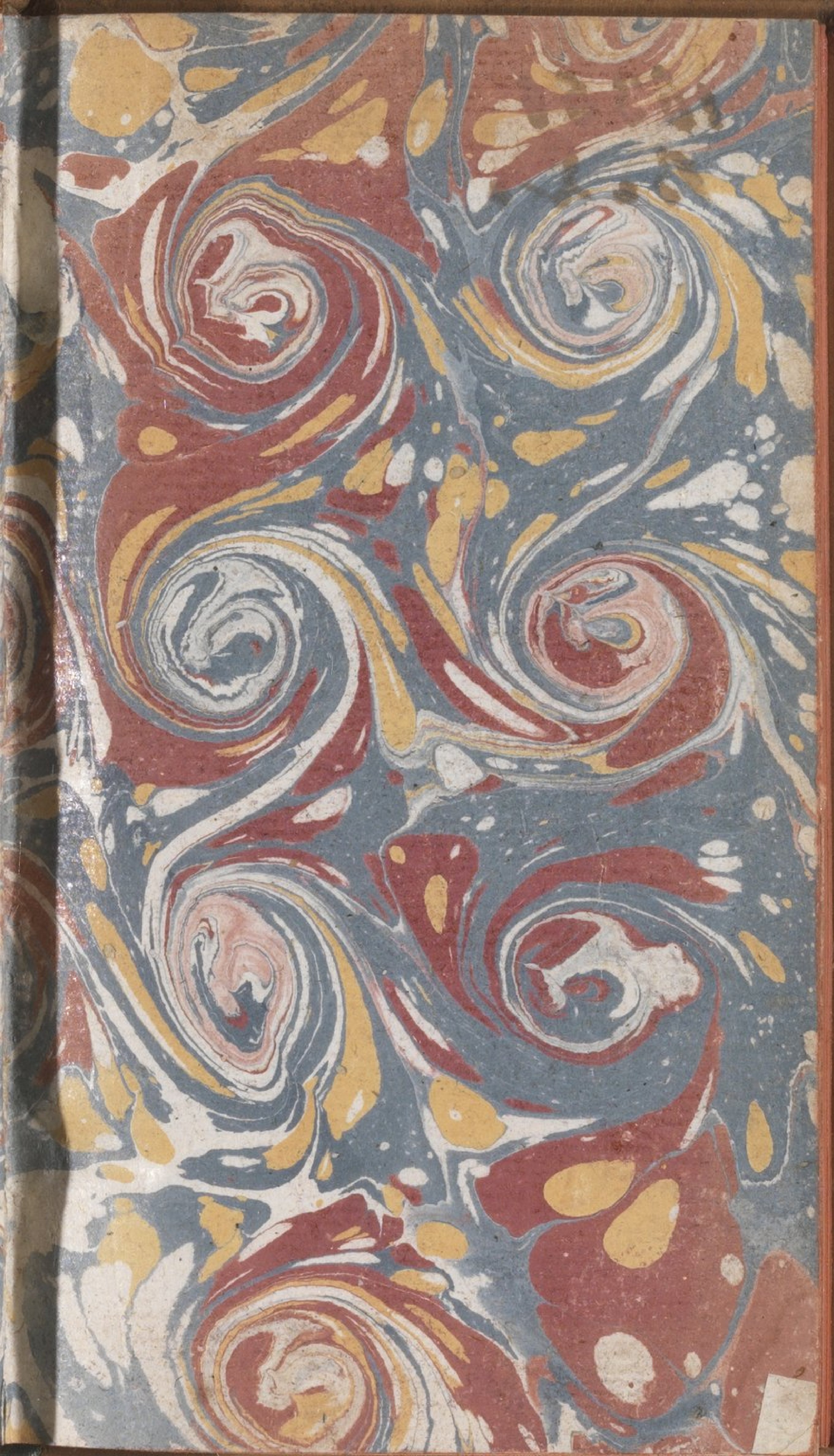
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

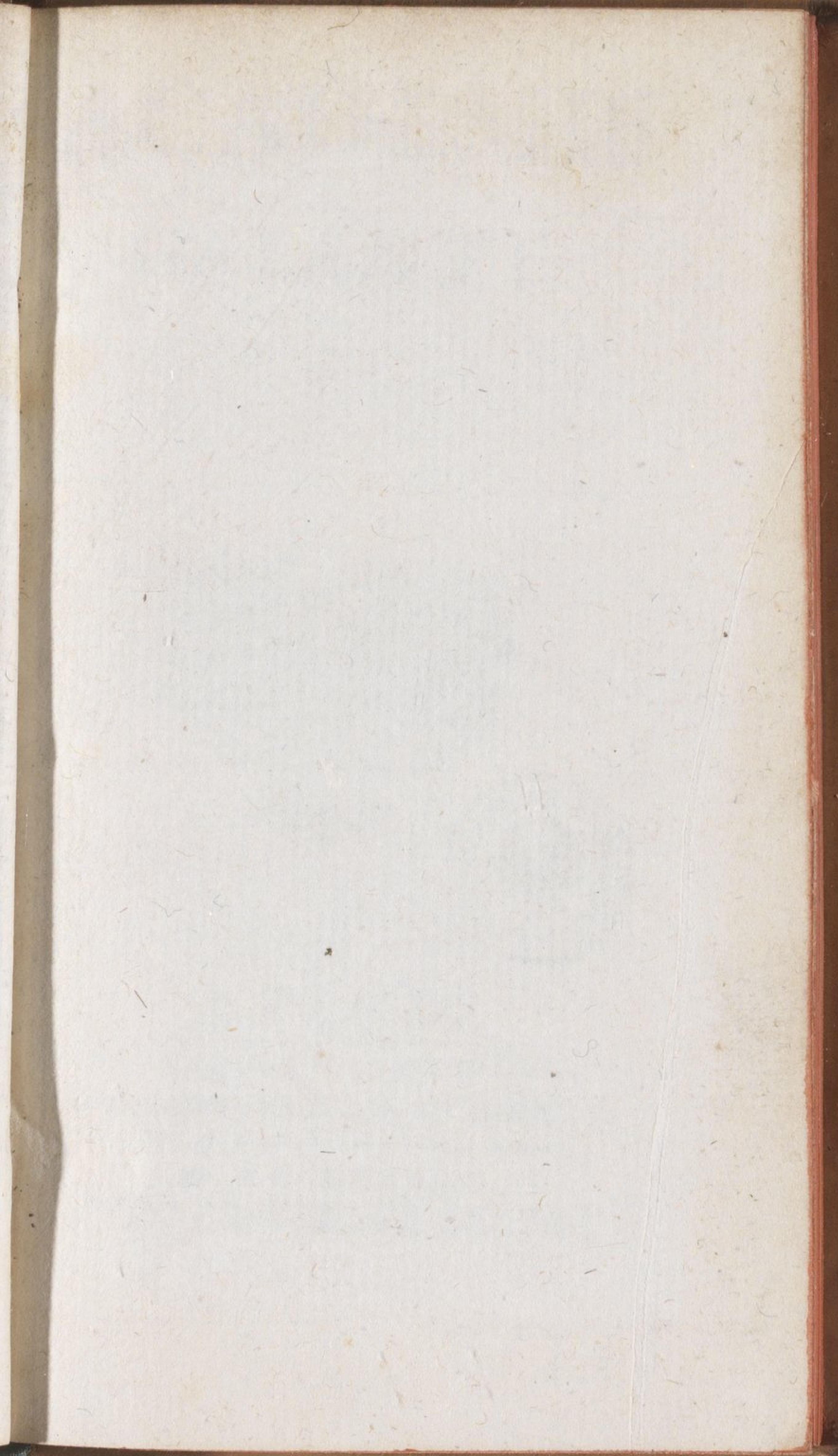






16361

B.L.



ACADEMIE GALANTE.



A PARIS,

Chez C. Blageart, Imprimeur-Libraire,
Court-neuve du Palais, au Dauphin.

M. D C. LXX XIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

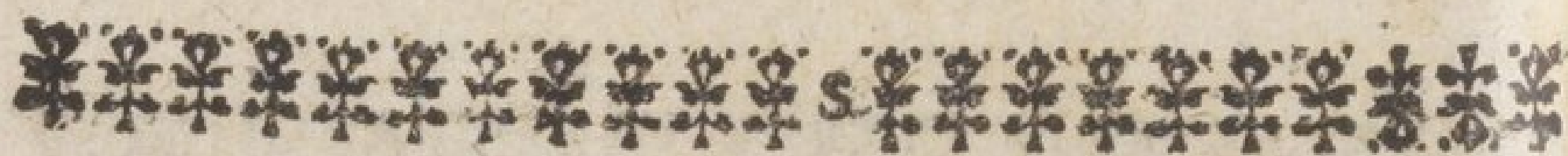
8° B.L. 21815-2

SSSS SS2222 2S2S2 SS

AU LECTEUR.

LE succès qu'a eu la Première
Partie de l'Académie Galante,
en a fait souhaiter une Seconde.
L'Auteur qui la donne, a suivy le
caractere des Intéressez qui luy en
ont fourny les Mémoires. Ce sont
Personnes connues dans la plûpart
du beau Monde, & au besoin on ne
manqueroit pas de Témoins dignes
de foy, qui attesteroient que toutes
leurs Aventures sont véritables.





Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Chaville le quatorzième jour de Juin 1682. Signé, Par le Roy en son Conseil, DUJARDIN: Il est permis à Claude Blageart, Imprimeur & Marchand Libraire, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé, **ACADEMIE GALANTE**, en tel Volume, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de six années consécutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et défenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires, & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine aux contrevenans de mil livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, ainsi que plus au long il est porté par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Cummunauté le
17. Juin 1682.

Signé, **ANGOT**, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
10. Juin 1684.



ACADEMIE GALANTE.

LE lendemain que l'on se fut séparé, il survint au Chevalier de Pontignan des affaires qui l'obligèrent d'aller en Guyenne. On remit à son retour le reste de ses Aventures. Son

P.

A

voyage fut de quelques mois. Il revint enfin, & on prit jour de s'assembler chez Mademoiselle d'Ormilly. Le Chevalier fut un des premiers qui s'y rendit; & lorsque toute la Compagnie fut arrivée, la Maîtresse du Logis se tournant du costé de Pontignan, luy dit, qu'il avoit fait un trait d'habile Homme, de quitter Paris dans le temps qu'il l'avoit quitte. Vous commenciez à devenir pesant, Monsieur le Chevalier, poursuivit-elle, & assurément vous aviez besoin

d'un petit voyage de Gasco-
gne. Nous le voyions bien,
mais nous n'osions vous le
dire. Aparemment vous en
avez profité. Dites - nous
donc vite quelle a esté la
suite de vostre Avanture avec
cette Belle, que vous ne pou-
viez voir qu'au travers d'une
Grille. On a autant d'impa-
tience de vous entendre,
que vous en avez de parler.
Vrayement, repartit le Che-
valier, c'est me renvoyer
bien loin, que de me ren-
voyer à mon Convent. J'ay
à vous apprendre bien d'au-

tres Avantures. J'en ay vingt de compte fait ; cela ne doit pas vous éfrayer, si vous songez que c'est à moy qu'elles sont arrivées. Il me semble qu'après avoir aimé Babet & ses deux Maîtresses en mesme temps, & en peu de temps, il n'est pas extraordinaire que j'aye eu vingt intrigues pendant plusieurs mois, & vous en estes quitte à bon marché, de ce que je n'en ay pas davantage à vous dire. Mais je ne veux pas me vanter; il faut avoüer qu'elles ne me sont arrivées

ny dans le mesme temps, ny dans le mesme lieu. J'avois affaire en divers endroits de la Province, & par tout où j'ay esté, j'ay aimé. Je commenceray par mes dernieres Avantures. Ce sont celles dont je me souviens le mieux; de là je remonteray jusqu'aux premieres.



Babet, & ses Rivaless, m'a-
voient rendu prudent, &
vous verrez que j'avois rai-
son d'en user de cette sorte,
car dès que ces trois Dames
se sont rencontrées, tout a
esté perdu. Mais je ne veux
plus vous amuser par une
idée générale de mes amours;
écoutez-en toutes les parti-
cularitez.

Si-tost que je fus arrivé à
*** je me jettay au milieu du
beau monde de la Ville, &
devins amoureux dès le pre-
mier jour. Je ne suis pas de
ces Gens qui sont si diffici-

les. Pour peu qu'on ait d'esprit & de beauté, & que l'humeur me paroisse meslée d'agrément, je n'en demande pas davantage. Quand je trouve quelque chose de mieux, je le prens ; si je ne trouve que cela, je m'en contente, & c'est justement ce que je trouvay en Madame du Luat. Elle estoit la Femme d'un Conseiller au Parlement de ***. C'estoit une grande & grosse Créature, qu'un air réjoüï, assez de beauté, quelque esprit, beaucoup de présomption,

& un benest de Mary, rendoient pour moy fort aimable. Jamais vous n'avez veu un si bon Mary que ce Monsieur du Luat. Oüy, je vous le dis sincèrement. Quand je me représente encore l'air naïf & simple de ce bon Monsieur l'Officier de Justice, je sens mon cœur s'attendrir. Si tost qu'il m'eut veu chez luy, il me prit en si grande affection, il me fit tant de civilitez, il me pria si fort de luy accorder mon amitié, que je ne crûs pas pouvoir honnestement me

dispenser d'aimer sa Femme,
car sans cela il n'y avoit pas
moyen de se résoudre d'estre
de ses Amis. Je fis donc
tout ce qu'il falloit pour le
persuader que je voulois en
estre, & il en fut si content,
qu'il estoit charmé de moy
autant que la Dame, qui l'é-
toit assurément beaucoup
plus que je ne l'estois d'elle.
Elle se faisoit un si grand
honneur de voir à ses pieds
un Homme qui voyoit sou-
vent Versailles & le Roy,
que quand il n'y auroit eu
que la honte qu'elle trouvoit

à me refuser, elle m'eust aimé. Sans vanité, je faisois aussi fort bien l'Homme de Cour, & nous estions tous deux assez également fous. Lors que j'estois avec elle, personne n'eust osé parler que moy; & lors que je n'y estois pas, personne n'eust osé parler que de moy. Autre part qu'à deux cens lieues de Paris, je sçay bien que je me fusse exposé à estre sifflé par ceux qui m'auroient veu. Je sentis mesme que quelques Gens d'esprit estoient étonnez d'une conduite si extra-

vagante ; mais cependant je n'en changeay pas. Pour trois ou quatre jours qu'on a à demeurer là , croyez-vous que l'estime de trois ou quatre Personnes d'esprit soit une chose dont on doive beaucoup s'embarasser ? C'est bien là ce que l'on cherche ; on n'en veut qu'à une jolie Femme.

Je trouvay auprès de Madame du Luat un Rival qui me parut assez redoutable. C'estoit le Gouverneur de la Citadelle. D'abord il me donna quelque peine, &

dans la suite , beaucoup de plaisir. Mes assiduez luy causerent aussi de l'inquietude , & luy firent prendre plus de soins qu'il n'en avoit encore pris pour divertir la Personne qu'il aimoit. A vous dire vray , il estoit un peu tard de les redoubler ; on ne les recevoit plus comme auparavant ; ils n'avoient plus aucun succès, ou pour parler franchement, ils en avoient un peu trop. Quand il divertissoit son Rival aussi bien que sa Maîtresse, n'estoit-ce pas trop de la moitié ? Cepen-

dant il ne se rebutoit point. Un jour il prépara une Feste magnifique dans une Maison de Campagne qu'il avoit à une demy-lieuë de la Ville. C'estoit un vieux Chasteau, dont la description me coûteroit trop, s'il falloit vous la faire toute entiere. Il suffit que vous sçachiez qu'il y avoit un Parc d'une tres-grande étendue, garny de Bois-taillis, & de Bois de haute-futaye, au travers desquels on avoit coupé une infinité d'Allées, dont les unes finissoient en aboutis-

sant sur les autres, plusieurs se traversoient, quelques-unes se terminoient en tournant à de grands Cabinets de verdure, d'autres enfin conduisoient à de grandes Places vuides qu'un petit Ruisseau rendoit toujours vertes par mille tours qu'il y faisoit. Tout cela formoit une espece de Labyrinthe, où il estoit assez difficile de démêler les Gens qui s'y promenoient, & principalement ceux qui ne vouloient pas y estre démêlez. Joignant le Chasteau, dans l'enclos du

Parc, estoit l'Eglise du Village. Voila les choses dont il faut que vous soyiez instruits pour l'intelligence de l'Histoire.

La Feste estoit assez bien entendue; huit Personnes, autant de Dames que de Cavaliers, & tous, Gens bien assortis. Il n'y eut que le choix que le Gouverneur avoit fait pour luy, qui ne réussit pas si bien. Il s'estoit destiné Madame du Luat, qui ne s'estoit pas destinée à luy. Elle m'avertit de cette Feste, & m'ordonna d'en

estre à quelque prix que ce fust. A un autre, la chose luy eust semblé difficile; mais à moy, elle ne me parut qu'une bagatelle. Nous convinmes de tout ce qu'il falloit faire, & tout alla comme nous l'avions projeté.

Le Cours de la Ville estoit le long du chemin qui conduisoit à cette Maison de Campagne. J'allay m'y promener à l'heure que la Compagnie devoit passer. A peine y estois-je arrivé, que le Carrosse du Gouverneur parut, suivy d'un autre. Madame

du Luat, qui estoit dans ce-
luy du Gouverneur, m'ayant
apperçeu, le fit arrester, pour
me demander ce que je fai-
sois là seul. Je luy en dis
quelques méchantes raisons,
apres lesquelles je luy de-
manday à mon tour où elle
alloit. Elle me le dit, & me
conta fort au long tous les
plaisirs que le Gouverneur
leur préparoit; puis inter-
rompant brusquement la des-
cription qu'elle en faisoit;
Vrayement, dit-elle, il faut
que vous veniez les parta-
ger. Je m'assure que vous en

ferez un fort grand à Monsieur, ajoûta-t-elle, en montrant le Gouverneur, & que toute la Compagnie en sera aussi contente que luy. Vous nous direz apres cela si les choses se font en Province aussi mal que vous autres Gens de Cour vous vous le persuadez. La Compagnie qui ne se trouvoit point intéressée dans les Complimens de Madame du Luat, en dit autant qu'elle ; mais Monsieur le Gouverneur n'estoit pas tout-à-fait si sensible à l'honneur de son País ; &

s'il eust osé parler, ce n'eust esté que pour ordonner qu'on avançast sans me prendre. Cependant il ne dit mot. Ce n'est pas qu'il manquast d'esprit, vous l'allez voir; mais c'est qu'il n'y a pas moyen de parer un coup aussi rude & aussi impréveu que celui-là. Je fis d'abord quelques petites difficultez; mais enfin Madame du Luat me donna de si bonnes raisons, qu'il fallut monter en Carrosse. J'entray dans celui où elle estoit. Le Gouverneur fut obligé de partager avec moy le Stra-

pointin qu'il occupoit déjà avec un autre Cavalier, & de me céder la place qui estoit la plus proche de la Dame. Ce fut là la premiere incommodité qu'il reçut de moy, mais ce ne fut que la moindre de toute la journée. La Conversation ne laissa pas de se lier ; mais elle languissoit toujours un peu, quand c'estoit au Gouverneur à la soutenir.

Si-tost que nous fûmes arrivés, je déclaray publiquement, que quoy que furnuméraire, je ne serois pas im-

portun ; & me tournant du costé des Dames, je leur dis, que lors qu'elles seroient ennuyées de ces Messieurs, & qu'elles voudroient un peu respirer, je serois à elles. Je vous serviray de délassement, continuay-je, Mesdames ; & dés que vous aurez envie de les rappeler, je vous quite. Il est juste que chacun jouïsse de ce qu'il a en partage ; moy qui n'ay rien, je donneray à tout. J'eusse esté pourtant fort embarrassé, si l'on m'eust pris au mot ; mais j'estois sûr qu'on avoit aussi

peu d'envie de recevoir mes services, que moy d'en rendre. Le Gouverneur prit le temps que nous estions encore tous ensemble, pour aller donner quelques ordres. Madame du Luat, & moy, profitâmes de son absence pour gagner le Parc. Le reste de la Compagnie en fit autant, & personne ne s'apperçut que celuy qui donnoit la Feste y manquaist. Il avoit compté que nous l'attendrions à l'endroit où il nous avoit laissez. Il y revint, & n'y trouva plus per-

sonne. Il chercha d'abord dans les lieux les plus proches, mais on avoit déjà gagné les plus éloignez. Si toutes sortes de Gens eussent pû luy estre propres, il ne luy eust pas esté malaisé de trouver compagnie; mais il n'en vouloit qu'à Madame du Luat, avec qui il croyoit bien que j'estois. Il va, il vient, il court de tous costez, enfin il nous apperçoit de loin. Heureusement nous l'appercûmes aussi dans le mesme temps; il ne falloit pas estre fort habile, pour deviner

deviner ce qu'il cherchoit. Nous prîmes autant de soin de l'éviter, qu'il en avoit de nous joindre, & nos soins eurent plus de succès que les siens; il ne pût jamais nous attraper. Las de courir, & de courir inutilement, sçavez-vous ce qu'il fait pour nous obliger à revenir malgré nous? Il s'en retourne, & fait sonner le Tocfin. A l'alarme, tout le monde revient. Madame du Luat, & moy, sentîmes bien ce que le Tocfin vouloit dire; il falut cependant revenir com-

me les autres, & avoir avec eux un air étonné, qu'ils avoient véritablement. La Cópagnie estoit fort éfrayée du Tocfin; elle n'en pouvoit deviner la cause, & l'épouvante fut telle, que les esprits estoient suspendus entre le feu qui pouvoit s'estre pris à la Cheminée de la Cuisine, & une Armée Espagnole devant le Chasteau. Nous rencontrâmes le Gouverneur à l'endroit où il nous avoit laissez. Les Dames luy demanderent des nouvelles du Tocfin. C'a esté pour vous faire

revenir qu'on l'a sonné, dit le Gouverneur. Vous vous promeniez tranquillement, comme s'il n'eust pas falu souper d'aujourd'huy ; & le moyen de vous trouver dans le Parc les uns apres les autres ? Il y a une heure que j'y suis, sans avoir pû rencontrer personne. Le Tocfin est bien plus court, en un moment vous voila tous revenus. Le Soupé est prest, mettons-nous à table. La maniere d'appeller les Gens pour souper parut assez nouvelle. Les Dames qui en avoient

esté alarmées, n'en furent pas satisfaites. Madame du Luat, & moy, en rîmes, mais en secret. Nous eûmes tant de peur de n'estre pas à table l'un auprès de l'autre, que nous nous y mîmes brusquement sans faire de civilité à personne. A la réserve du Gouverneur, personne n'y pouvoit prendre garde; chacun avoit bien d'autres affaires que de s'amuser à regarder ce que nous faisions; & si je ne me fusse pas saisy d'une place auprès de Madame du Luat, je ne pense

pas que le Gouverneur se fust piqué de faire assez bien les honneurs de chez luy pour me la donner. Il se mit donc de l'autre costé. J'avois le soin d'entretenir la Dame ; luy , le soin de la servir. Je croy qu'il souhaita mille fois que les Viandes fussent froides , le Vin chaud , les Violons mauvais , & que tous les plaisirs qu'il avoit préparez s'évanoüissent , puis qu'il n'avoit pas celuy d'estre seul avec Madame du Luat. C'étoit là-dessus qu'il avoit compté , tout le reste luy estoit

indifférent. Cependant il fut obligé d'aller jusqu'au bout, honnestement au moins, s'il ne pouvoit heureusement.

Vous pensez peut-être que j'estois alors si fort occupé de Madame du Luat, qu'il m'estoit impossible de songer à autre chose ; point du tout. Ce fut justement dans ce temps-là que je devins amoureux de Madame d'Estailles. Mon Dieu, interrompit Ormilly, n'entrez point tant de choses à la fois. Vous nous avez dit que vos trois Avantures n'é-

toient liées qu'à la fin ; menez-les séparément jusquelà. Tout le monde n'est pas si habile que vous ; trois Intrigues en mesme temps ne vous sont pas une affaire ; mais nous, nous ferions Gens à nous embarrasser mesme du recit que vous en feriez , si vous les mêliez ensemble. Eh , de grace , Monsieur le Chevalier, ayez égard à nôtre foiblesse. Je le veux bien, répondit-il, avec un air de complaisance qu'il se donna, & il poursuivit ainsy.

Enfin la troisiéme Semaine

de mon amour arriva. Que voulez-vous dire avec vostre troisiéme Semaine, dit Tréval? Je veux dire, répondit le Chevalier, qu'il y avoit déjà quinze jours que j'aimois, & qu'en tout ma passion ne dura que trois Semaines. La premiere la vit naître; la seconde la vit dans toute sa force; & la troisiéme en vit le déclin, & c'est à la relation de cette troisiéme Semaine que j'en suis. Ce n'est pas que je n'aye fait encore plus longtemps le personnage d'Amant pas-

fionné auprès de Madame du Luat. Tant que j'ay demeuré à *** j'y ay esté assidu; mais pour vous dire la vérité, ce n'estoit plus qu'un amour d'habitude, ou si vous voulez, une habitude d'estre aimé.

Au commencement donc de cette troisiéme Semaine, je fûs deux jours sans aller chez Madame du Luat. Elle que j'avois accoûtumée à me voir des deux & trois fois par jour, prit feu sur cette petite absence, de mesme que si c'eust esté un Siecle, & la

regarda comme la marque certaine de quelque changement. Elle en devint de si mauvaise humeur, que personne pendant ce temps-là ne pouvoit vivre avec elle, pas même le pauvre Mary. Le chagrin de sa Femme devoit assez l'avertir de ce qu'elle avoit dans la teste; mais le Bon-Homme n'entendoit rien à ces sortes d'avertissemens, au contraire il se chargea de faire venir chez luy tout ce qu'il pourroit trouver de Gens pour divertir sa Femme. Remply de ce grand

dessein, il me rencontre dans la Ruë, m'apprend le chagrin de la Dame, & me conjure d'aller la réjoüir. Il avoit pourtant bien de l'esprit, ce Monsieur du Luat, car assurément il ne pouvoit s'adresser à personne qui en fust plus capable que moy. Dans ce moment-là, il me parut si honneste & si bon, que je fus sur le point de luy faire confidence de ce que je pensois du chagrin que sa Femme faisoit voir. Je me contentay neantmoins de luy dire que mes affaires m'a-

voient fort occupé , & qu'elles m'empescheroient mesme d'aller chez luy de tout le jour. Je disois vray, je n'en manquois pas alors ; mais si j'eusse esté encore bien amoureux , Madame du Luat eust trouvé sa place. Vos affaires , reprit-il , avec un certain bon petit air qu'il tâchoit de rendre vif! Quand il s'agit de divertir les Dames, ne faut-il pas tout quitter? Ce sera donc malgré vous , puis que vous ne voulez pas le faire de bonne grace , car je ne vous abandonneray point

que je ne vous aye mené au Logis. Voyez qu'il estoit prompt, & comme il vouloit estre obey. Nous arrivons chez luy, nous montons à la Chambre de sa Femme qui estoit seule ; & tout fier de m'avoir à sa suite ; Vous avez de merveilleux Amis, Madame, dit-il, en parlant à elle. Monsieur a des affaires, quand on le prie de vous venir voir ; si je ne l'eusse amené moy - mesme, il ne seroit pas venu. Je vous le laisse, afin que vous luy en fassiez tous les reproches

qu'il mérite ; moy , je m'en vais au Palais. Madame du Luat tâcha d'abord de faire la fière ; mais que la fierté luy fiéyoit mal ! Deux jours sans me voir, me dit-elle, & il faut encore qu'on vous amene par force ! Vous voyez, Mesdemoiselles, que la situation est favorable, & que deux Amans ont alors mille choses à se dire. Si je ne voulois faire qu'un conte, je vous assurerois que nous les dîmes, & je vous en ferois un recit, qui pourroit mesme estre assez romanes-

que ; mais la verité est que nous ne dûmes rien. La Dame se contenta de me faire le mesme reproche vingt fois , & en mesmes termes. Vous me demanderez ce que je luy répondis. Je pensay ne rien répondre , & je suis seûr que sans luy demander pardon, je l'eusse obligée à me pardonner. Cependant pour la forme , il se falut excuser, & jetter sur mes affaires la cause de mon absence. Elle s'en contenta , & nous nous séparâmes les meilleurs Amis du monde ; mais en

effet, j'estois encore plus charmé du Mary que de la Femme, ou si vous voulez, ennuyé de l'un comme de l'autre. Je ne sçaurois m'empescher de vous faire encore icy une mention honorable de Monsieur du Luat, en vous apprenant une chose qui m'arriva dans l'état le plus florissant de mon amour. Un jour qu'il estoit au Palais (car ce Palais est une chose enchantée pour des Amans) j'estois moy avec sa Femme assez tranquillement, ou pour parler mieux, sans aucune

inquiétude. Le jour estoit presque finy, & nous n'avions point de lumiere. J'entens quelqu'un monter, & ce quelqu'un, c'est mon Sénateur. Je n'avois qu'à me tenir sur mon siege, & qu'à l'attendre, il ne se fust pas apperceu qu'il nous manquoit des Flambeaux; mais parce qu'en sa place j'eusse peut-estre assez bien sçeu ce que c'est que le monde, pour trouver cela à redire, je fus si bon, que je luy fis l'honneur de croire qu'il y trouveroit à redire aussi. Sur ce pied-là,

je me mets derriere la Porte que j'entr'ouvre, afin que M^osieur le Conseiller l'ayant trouvée ouverte, ne se donnast pas la peine de la fermer, & qu'à la faveur de l'obscurité je pûsse me tirer sans estre veu. Il entre, & pour mon malheur, il prend le soin de fermer la Porte. Il pensa tomber à la renverse en m'appercevant derriere, & je ne fus pas moins étonné que luy. Voila mon Homme dans une grosse colere. Il prend le ton plus haut qu'il n'avoit accoustumé; il se plaint

de ce qu'on ne reçoit du chagrin que de ses meilleurs Amis; il me fait mille reproches; il en fait autant à sa Femme; il l'appelle complice du tour qu'on luy jouoit; mais devineriez-vous bien dequoy il prétendoit nous accuser? C'estoit d'avoir voulu luy faire peur; il s'étoit imaginé que je m'estois mis derriere la Porte exprés pour cela, & voila ce qui luy faisoit faire tant de bruit.

J'aime trop ma Patrie, interrompit Mademoiselle de Mirac, pour vous passer ce

Mary-là. Jamais il n'y en eut
de semblables en Gascogne;
assurément c'est quelque
Picard transplanté, qui se sent
encore du terroir. Eh ne sça-
vez-vous pas, Mademoiselle,
repliqua le Chevalier, que
tous Marys sont bons, de
quelque Païs qu'ils soient.
Moy qui vous parle, & qui
ce me semble, n'ay pas trop
de disposition à devenir si
bon, si j'estois une fois Mary.
je deviendrois peut-estre
meilleur que personne. En
verité, il n'y a que les Fem-
mes qui devroient se marier

les Hommes n'y peuvent trouver aucun avantage. Y a-t-il rien de si sage qu'une Fille qui est à pourvoir, toujours dans un air tranquille, n'entendant rien, ne voyant rien, ne parlant de rien ? Cet état-là est un terrible état, on y est bien contraint ; le Mariage vous la tire de là, & Dieu sçait apres cela quelle liberté l'on se donne, & combien l'on est jolie. Les Hommes tout au contraire. Tant qu'ils sont à marier, ils sont charmans. Sont-ils mariez ? ce n'est plus cela. Je ne sçay

ce que devient leur esprit. A vostre compte donc, dit Tréval, les Femmes deviennent foles, & les Hommes fots? Voila un beau raisonnement, reprit Mademoiselle de Turé. Prenez-vous déjà quelque intérêt pour l'avenir? Mademoiselle, repartit Tréval, vous estes Fille, & tant que vous le serez, on ne vous inquiète point sur vostre sagesse; mais en cette considération-là aussi, laissez nous dire tout ce que bon nous semblera du Sacrement. C'est une matiere qu'il fa-

qu'on nous abandonne. C'est bien m'encourager à continuer, que de me venir faire les incidens que vous me faites, dit Pontignan. Est-ce que je voudrois vous dire une chose qui ne fust point, & n'y eut-il pas la moindre vray-semblance dans ce que je vous dis, ma parole seule ne doit-elle pas suffire pour me faire croire? Laissez-moy donc poursuivre.

En récompense de ce bon Monsieur du Luat que vous avez tant de peine à me passer, voicy un jeune Marquis

à qui vous ne ferez pas les
mesmes difficultez. Je m'as-
sure qu'il ne des-honorera
point par son flegme la chere
Patrie de Mademoiselle de
Mirac. Il s'appelle le Mar-
quis de Bélis; c'est par son
moyen que j'ay connu Ma-
dame d'Estailles, & ce ser-
vice-là mérite bien que je
vous le fasse connoistre aussi.
C'estoit un fort joly Garçon
nouvellement forty de l'A-
cadémie. Il y avoit sur son
visage une fleur de jeunesse
merveilleuse; la teste, encore
plus jeune que l'air. Enflé
d'un

d'un mérite qu'il n'avoit point, il parloit toujours, n'écoutoit jamais, décidoit de tout; & pour estre crû un Esprit aussi léger que l'on en pût voir, il ne luy manquoit que de l'esprit. Quoy qu'il fust étourdy autant qu'Homme de sa sorte, il luy sembloit qu'il ne l'estoit pas assez. Les éclats de rire qui suivoient ses extravagances, luy paroissoient autant d'applaudissemens, & il travailloit fort sérieusement à se donner tout le mérite qu'il falloit pour s'en attirer sou-

vent de semblables, & même de plus grands, s'il estoit possible. Dans ces belles dispositions, il me trouve en son chemin, & me trouve plus étourdy qu'il n'estoit. Cela luy donna une fort grande idée de moy. Dès ce moment-là, il me regarda comme une Personne extraordinaire, dont la connoissance luy seroit tres-utile pour parvenir à ce souverain degré d'étourderie où il aspireroit avec tant de passion. Ne m'arrestez pas sur le mot d'étourderie,, il est significatif.

Je rencontray mon jeune Marquis chez Madame du Luat, & je m'apperçûs bien-tost de l'extravagance du Personnage. Elle me réjoüit, & je résolus de devenir de ses Amis, afin de m'en divertir aussi longtems que j'y trouverois mon compte. C'estoit un plaisir de me voir luy accorder mon amitié sans nulle raison, comme il n'en avoit aucune qui l'obligeast à la demander. En deux ou trois jouts nous voila Amis, jusqu'à ne nous rien cacher. J'acquis sa confidence par

celle que je luy fis de mille
belles proüesses amoureuses
que j'inventay, & il n'y eut
détail de Famille, de Parens,
d'Amis, & d'amours, dans
lequel il n'entraist avec moy.
Vous sçaurez qu'il aimoit
Madame d'Estailles. Dès la
seconde fois que nous nous
fûmes veus, il me promit de
me la faire connoistre. Vous
verrez, me dit-il, si j'ay raison
d'en estre fou comme je le
suis. En verité, je ne sçay pas
comment on peut vivre sans
quelque passion dans le
cœur. N'aimez-vous per-

sonne en ce Païs-cy ? Non, répondis je. Ah, vrayement, ajouëte le Marquis, je sçay où est vostre affaire. Madame d'Estailles a une Parente qui est aussi un peu la mienne. Elle est tres-aimable, il faut que vous l'aimiez. Il est vray qu'il est assez difficile de la voir; elle a des Parens d'une vertu farouche, qui ne laissent presque jamais sortir leur Fille, & qui ne reçoivent visite chez eux, que de leurs Parens, encore faut-il qu'ils soient vieux, & que les visites soient fort rares. Moy qui

vous parle , à peine la con-
nois-je ; mais pour le peu
que je l'ay veüe , je luy ay
trouvé beaucoup de mérite.
Enfin l'on fera si bien , que
vous la verrez ; cela mesme
me pourra estre de quelque
utilité dans mes affaires avec
Madame d'Estailles , par des
raisons que je ne vous dis pas
maintenant. Je ne vous en
demande point, repris-je vi-
vement. Il me suffit que je
puisse vous rendre service en
aimant cette Demoiselle-là ;
ce seroit la moindre chose
que je voudrois faire pour

vous. Assurez-vous que je l'aime déjà; & si vous jugez même à propos de le luy faire scavoir, je vous le permets. Vous vous moquez, répondit le Marquis. Je ne me moque point, repliquay-je. Est-ce que vous vous imaginez que je ne puisse pas aimer vostre Parente sur la parole que vous me donnez qu'elle est aimable? D'abord il crût que je raillois, comme il estoit vray; je m'apperçûs un moment apres qu'il commençoit à en douter. Le voyant ébranlé, je m'imagi-

nay qu'il seroit facile de luy persuader que je parlois sérieusement. Vous craignez peut-estre, poursuivis-je, que je ne vous defavouë? Tenez, cecy vous servira de seureté. J'écrivis sur le champ le Billet que vous allez voir, & je le priay de le donner à Demoiselle de Sardonne, c'est le nom de celle que je promet-
tois d'aimer. Vous croyez déjà que cela va produire de grands événemens, & vous vous étonnez sans-doute que je ne vous aye pas nommé cette Demoiselle au nombre de

mes Maîtresses. N'allez pas si viste, tous ces préparatifs vont retôber tout d'un coup sur Madame d'Etailles.

L E T T R E

A MADemoisELLE
DE SARDONNE.

AU Portrait qu'on m'a fait de vous, Mademoiselle, je vous aime. Vous en douterez, peut-estre, parce que je ne vous ay jamais veüe, mais j'ay entendu parler de vous. J'aurois cependant esté bien-aise, pour vous dire le vray, de vous voir

auparavant ; mais on m'a dit
que cela estoit si difficile, qu'il me
l'a paru moins de vous aimer.
Je commence donc par vous ai-
mer, & je vous verray quand
il vous plaira. Si vous voulez
mesme, je ne vous verray de
ma vie. Ma passion est déjà si
grande, que vostre présence ne
l'augmenteroit pas. L'absence
non plus ne peut la diminuer ;
vous voyez bien que de la ma-
niere dont je vous aime, je puis
vous aimer à deux cens lieues
d'icy, comme à deux pas.

Vous estes bien fou avec

vos visions, Monsieur le Chevalier, s'écria Mademoiselle de Mirac. Que vous vous connoissez mal en folies, repartit Pontignan, en la regardant avec un air de pitié ! Demandez-le à mon Marquis, & vous verrez ce qu'il vous dira. Ce que je faisois, luy parut admirable, & la vénération qu'il avoit pour moy en augmenta de moitié. Mais espériez-vous, dit Mademoiselle de Mirac, que sa Parente fust aussi folle que luy, & qu'elle pust s'accommoder d'un Amant invisi-

fible? Pour moy, je vous avouë que ce ne seroit pas là mon fait. Vous avez le goust tres-bon, reprit le Chevalier avec un air malicieux. Un Amant que l'on ne verroit jamais, seroit une pauvre chose. Mais laissez-moy poursuivre. Le Marquis rendit ma Lettre à Mademoiselle de Sardonne. Il est inutile de vous dire comment. Voicy sa Réponse.

RÉPONSE

DE MADEMOISELLE

DE SARDONNE.

JE croy que vous avez un mérite extraordinaire; vos manieres qui le sont, me le persuadent. Je ne sçay si vostre cœur l'est aussi; mais je vous avouë que le mien est fait comme les autres. J'aime à voir à qui j'ay à faire. Que sçay-je moy, si apres nous estre bien engagez, il ne pourroit pas nous prendre envie de nous voir? Ce seroit la chose du monde que je voudrois le

moins garantir ; & s'il arrivoit alors que nous ne nous trouvas-
sions pas au gré l'un de l'autre,
quel étonnement pour nous de
nous estre tant aimez ! Cepen-
dant quelque chose qui m'arrive,
soyez seûr que vous aurez tou-
jours dans mon estime la premiere
place parmi les Gens que je ne
connois point.

Je fus alors veritablement
charmé de l'esprit de Made-
moiselle de Sardonne, pour-
suivit le Chevalier, & je cher-
chay tout-de-bon le moyen
de la voir. Son Parent trouva

celuy de luy apprendre l'empressement que j'avois; mais un Pere & une Mere comme les siens, valoient pour le moins quatre murailles. Je fus quelque temps dans cet état. Le Marquis luy fit tenir quelques Billets de ma part. Enfin je luy écrivis fort sérieusement, que je ne pouvois plus vivre sans la voir, & voicy la Réponse qu'elle me fit.

L E T T R E

DE MADEMOISELLE
DE SARDONNE.

LA premiere ardeur des Amans est bientost ralentie. Vous aviez d'abord tant de passion, qu'elle n'avoit pas besoin d'estre soutenue par ma presence; maintenant vous en avez si peu, que vous ne sçauriez plus vivre sans me voir. Croyez-moy, Monsieur, revenez à vos premiers sentimens. Si cependant vous ne le pouviez absolument, il faut bien faire quelque chose

en faveur des Gens qui nous aiment. Je consens que vous veniez tous les jours au Logis me chercher. Vostre empressement sera satisfait par là, et l'ancien plan de nostre amour ne laissera pas de subsister; vous ne me trouverez jamais.

En verité, dit Tréval, vous nous donnez une fort grande idée de Mademoiselle de Sardonne du costé de l'esprit. Et sa personne? Attendez que je l'aye veüe, repliqua Pontignan. J'avois demandé à Madame du Luat ce que

c'estoit que cette Mademoiselle de Sardonne ; elle m'en avoit fait un portrait si défavantageux, que je ne l'avois crüe que de bonne sorte. Voicy de quelle maniere j'en fus instruit. Le Marquis ne m'avoit point encore mené chez Madame d'Estailles ; mes affaires qui avoient alors augmenté, m'avoient fait oublier de l'en presser. Je croy qu'il avoit employé ce temps-là à la préparer à la veüe d'un Confident, à quoy sans ce petit retardement, il n'auroit pas assurément son-

gé. Le jour pris pour cela, ils convinrent tous deux de me tromper, & de me faire prendre l'une pour l'autre. Cela estoit fort aisé, je n'en connoissois aucune. Je ne sçay pas où estoit le fin de cette plaisanterie ; mais vous allez voir comme elle tourna.

Le Marquis me mene chez sa Maîtresse, & en entrant, il me présente à une Madame d'Estailles, qui ne me parut point du tout jolie. C'estoit une grande Créature, désagréable sans estre laide, dont l'air estoit spirituel, mais ex-

travagant, & ce qu'elle disoit ne démentoit point son air. Tout le monde eut d'abord part dans la conversation. Elle y prenoit toujours le party le plus extraordinaire, qui souvent est le moins raisonnable ; & lors que Bélis en eut insensiblement lié avec elle une particuliere, elle luy dit mille choses toutes pleines d'esprit, mais hors du bon sens, & qui me le paroïssent d'autant plus, qu'elle les disoit au Marquis. Je ne l'écoutay qu'un moment ; la Mademoiselle de

Sardonne, auprès de qui j'étois, m'occupa bientôt aussi tout entier. Elle me plut fort; ce que Madame du Luat m'en avoit dit, me la fit peut-être trouver plus belle. Je commençois tout-de-bon à aimer comme il faut cette Mademoiselle de Sardonne-là, & je l'entretenois avec assez de plaisir de la manière extraordinaire dont je l'avois connue, lors que je les vis tous éclater de rire. On m'apprit qu'on m'avoit donné le change. J'en eus du dépit, & pour m'en vanger, je réso-

lus dans le moment de donner le change aussy. Ce fut de feindre d'aimer Mademoiselle de Sardonne, & d'aimer en effet Mademoiselle d'Estailles. Voila de mes Confidens, interrompit Mademoiselle de Turé. Qui est-ce qui l'avoit prié de me prendre pour son Confident, reprit le Chevalier? J'eusse esté plus fou que luy, si j'eusse crû que la confidence qu'il m'avoit faite m'eust osté la liberté d'aimer une jolie Femme. Vrayement, le secret seroit admirable. Au-

riez-vous quelque honneste
Homme à craindre, vous
iriez malgré qu'il en eust luy
faire confidence de vostre
passion. Que les indiscrets
seroient heureux! Eux qui
content leurs affaires à tout
le monde, ils seroient exempts
d'avoir des Rivaux. Ce n'est
pas, à vous parler sincère-
ment, que si le Marquis ne
m'eust pas fait cette plaisan-
terie-là, je ne me fusse peut-
estre accoustumé à regarder
Madame d'Estailles comme
sa Maîtresse; & de là quand
on a le cœur un peu bien fait,

on ne va guère jusqu'à l'amour. Mais voyez vous-mesme si j'ay tort. On m'avoit promis de me faire voir Mademoiselle de Sardonne. Moy de mon costé, j'avois promis d'en estre amoureux. Si-tost que je vois une Mademoiselle de Sardonne, je m'acquies de ma parole, j'aime. Un moment apres, on me montre une autre Mademoiselle de Sardonne; mais je ne m'estois pas engagé d'en aimer ainsi deux l'une apres l'autre. Est-ce que je n'avois pas raison de m'en
tenir

tenir à la premiere ? Pour peu cependant que j'eusse craint le Marquis, j'aurois eu pour luy la complaisance de m'attacher à la seconde. Elle n'avoit point de passion dans le cœur, & peut-estre ne m'eust-il pas esté trop difficile de luy en inspirer ; mais outre que Madame d'Estailles me plaisoit bien plus, je pensay qu'il y auroit pour moy beaucoup plus de gloire à m'établir auprès d'elle sur la ruine du Marquis. Vous riez, Messieurs, de ce que je vous dis que cette entreprise-là

estoit bien plus honorable que l'autre ; & sur la peinture que je vous ay faite de Bélis, vous vous imaginez qu'il n'y avoit rien de si aisé ; car soit qu'il faille faire ouvrir les yeux à Madame d'Estailles sur le mérite de son Amant, soit qu'il faille le duper luy-mesme pour luy faire quitter Madame d'Estailles, le moindre effort vous paroist encore trop grand. Je voudrois bien vous avoir veus en ma place ; vous y eussiez esté aussi embarrassé que moy. J'aimerois mille fois mieux avoir à faire

à des Gens d'esprit, qu'à des Bélis; encore ces Gens d'esprit, avec un peu d'adresse, on les trompe; mais des Sots, ils donnent des peines infinies, on ne sçait par où les prendre. Il y en a mesme qui sont si sots, qu'il est impossible de les tromper. Bélis n'estoit pas tout-à-fait dans cette extrémité, il faut luy rendre justice; il n'en estoit pourtant pas bien loin. Pour Madame d'Estailles, elle avoit assurément de l'esprit; mais comme elle n'en faisoit point d'autre usage qu'à trouver le

Marquis digne d'estre aimé, on peut dire qu'elle en avoit alors beaucoup moins que luy. Elle estoit charmée d'un peu de bonne mine qu'une foule de mauvaises qualitez devoit rendre inutile. L'étourderie de Bélis passoit chez elle pour vivacité spirituelle, & son indiscretion pour la marque d'une passion qui ne pouvoit estre renfermée. Quand une Dame en est là, & qu'elle a pû s'accommoder une fois d'un Amant sans discretion & sans esprit; croyez-moy, Messieurs, c'est une mer-

veille , si ce choix-là n'est pas pour le reste de sa vie; car qui est-ce qui pourroit la faire revenir? Ce seroient des défauts, & ces défauts, elle les aime. Voila les Gens à qui j'avois à faire. Eh bien, la chose vous paroist-elle si aisée maintenant? Je vous avouë que j'y fus trompé tout comme vous l'auriez pû estre. Je ne croyois pas trouver Madame d'Estailles si fort prévenue en faveur de Belis; je pense neantmoins qu'avec le temps je l'aurois desabusée, mais il eust falu que ce temps

eust esté bien long, & je craignois fort que les affaires qui m'avoient mené en Guyenne, n'eussent esté plutôt achevées. Je changeay donc de bterie, & je m'attachay uniquement à détruire Madame d'Estailles auprès du Marquis. Je me contentay pour lors de demeurer Confident de l'un & de l'autre. Il ne me fut pas difficile de le devenir de Madame d'Estailles, car le Marquis luy avoit dit que j'estois déjà le sien. On m'apprenoit d'un costé les extravagances de

Bélis, qu'on prenoit pour des marques de tendresse ; & de l'autre, je sçavois jusqu'où alloit la passion de Madame d'Estailles. Cependant je feignois toujours d'aimer Mademoiselle de Sardonne. Je ne sçay si elle en fut la dupe ; je n'y pris pas mesme garde, j'avois bien d'autres choses en teste.

Etourdy & vain comme estoit Bélis, je crûs que je le ferois aisément douter qu'on eust pour luy toute la tendresse que je luy disois qu'il méritoit, mais il ne dou-

toit de rien. Peut-estre eussiez-vous pensé qu'on eust eu moins de peine à luy faire commettre quelque infidélité, car il semble qu'il avoit des dispositions assez heureuses pour cela; je n'en pûs neantmoins venir à bout. Vous ne devineriez jamais l'obstacle que j'y trouvay. Il estimoit infiniment Madame d'Estailles, & le mérite de cette Dame luy paroissoit beaucoup au dessus de celuy des autres. Ce sentiment-là estoit tres-raisonnable, c'est la seule fois qu'il eust dé-

menty son caractere ; mais il pensoit en mesme temps une chose qui en estoit bien digne. Comme il avoit encore une plus haute idée de luy-mesme que de qui que ce soit, il s'estoit imaginé, je ne sçay pas sur quoy, qu'on avoit répondu à son amour dès le moment qu'il en avoit eu. Il me l'avoit dit vingt fois, & sur ce pied-là il avoit compté qu'il falloit que toutes les Femmes fissent des pas vers luy, puis que Madame d'Estailles qui valoit beaucoup plus qu'elles, avoit

esté contrainte d'en faire. Ainsi il n'y avoit pas moyen de l'en dégager, à moins que quelque jolie Personne ne vinst l'en tirer de force. Jugez si elle estoit aisée à trouver. Encore l'extravagance d'un Amant est-elle bonne à quelque chose, si elle l'empesche d'estre infidelle.

Je vis bien qu'il estoit impossible de le détacher tout d'un coup, & qu'aussi bien qu'à l'égard de Madame d'Estailles, il falloit du temps. Je ne songeay plus qu'à l'é-

loigner pendant que je ferois
à *** dans la veuë que l'ab-
sence feroit peut-estre en
l'un & en l'autre ce que mon
adresse n'avoit sçû faire. Je
tâtay Bélis du côté de la bra-
voure. Vous avez, luy di-
sois-je, de la naissance, de
grands biens, du mérite, il
ne vous manque que d'être
connu. En ce temps-là, le
Roy équipoit une Flote. Em-
barquez-vous en qualité de
Volontaire, continuois-je, il
y a là beaucoup d'honneur à
acquérir ; ou bien levez une
Compagnie de Cavalerie, on

en délivre des Commissions. Vous pouvez croire qu'il ne m'importoit pas beaucoup qu'il rendist de grands services à l'Etat ; je l'éloignois, & c'estoit là le point. Sa vanité luy donna d'abord quelque petite tentation , mais il fut retenu, ou parce qu'il aimoit Madame d'Estailles, ou parce qu'il aimoit le séjour d'une bonne Ville. Quoy, dis-je alors en moy-mesme, irrité de sa résistance, un Homme tel que Bélis ne fait pas ce que je veux ? J'en ay dupé de plus habiles, & je ne vien-

drois pas à bout de luy ? Cela ne me fera jamais reproché. Mon honneur y est maintenant plus intéressé que mon amour ; il n'y a rien que je ne fasse pour le sauver ; & ne pûssay-je y réüssir qu'en mariant Bélis, je le mariëray. Je vois bien à vostre air, que vous traitez mon projet de ridicule. Vous ne croyez pas qu'une Femme puisse faire oublier une Maîtresse ; & quand mesme cela seroit possible , vous ne comprenez pas qu'un jeune Homme assez bien fait, maître d'un

grand Bien, & aimé fort tendrement, se puisse résoudre au Mariage, & moins encore qu'il fust en mon pouvoir de luy faire prendre ce dessein. Cela est fort extravagant, je l'avouë ; mais, mon Dieu, est-ce que vous ne connoissez pas encore Bélis ? C'est parce que la chose estoit fort extravagante, que je comptay qu'elle réussiroit auprès de luy, & je comptay fort bien. Que vous estes généreux, s'écria Mademoiselle de Mirac ! Il y a mille Gens qui ne feroient pas cōscience

d'oster une Maîtresse au meilleur de leurs Amis, sans rien donner en échange. Monsieur de Pontignan est bien plus consciencieux que cela. Au moins, pour une Maîtresse qu'il prend, il donne une Femme. Et de plus, reprit-il, une Femme qu'on m'avoit donnée pour Maîtresse (c'estoit Mademoiselle de Sardonne) voicy comme je m'y pris. Pendant quelques jours, j'entretins continuellement le Marquis de la grandeur de sa Maison. Apres luy en avoir donné une ma-

gnifique idée, je luy fis concevoir combien il luy feroit injurieux qu'un nom que tant d'illustres Ancestres avoient si glorieusement porté, finist avec luy. Je l'ébranlay. La veuë d'une Postérité que je luy laissay imaginer aussi nombreuse qu'il voulut, le frapa si vivement, qu'elle fut sur le point de luy tirer les larmes des yeux, & il eut pitié de tant d'honnestes Gens, qu'il n'avoit pas encore pensé à mettre au monde. Cependant, luy disois-je, il ne faut pas estre si sensible

aux intérêts de la Postérité,
qu'on ne songe aussi un peu
aux siens. On doit se marier,
mais il est bon de regarder à
qui l'on se marie. Pour moy,
je voudrois qu'une Femme
eust de l'esprit, peu de beauté,
& encore moins de bien. En-
tre nous, Mesdemoiselles,
c'estoit justement là le Por-
trait de Mademoiselle de
Sardonne. La vie est sans
agrément avec une Beste,
continuois-je; pleine d'in-
quiétudes, avec une Belle;
& l'on est esclave d'une Fem-
me riche. Vous sçavez outre

cela, mon cher Marquis, que l'on peut fort bien accorder ensemble la Galanterie & le Mariage. Il fut tout glorieux de se trouver capable d'entendre tant de belles choses, & il se crût fort éclairé par toutes les fausses lumieres que je luy mettois dans l'esprit. Si vous vouliez pourtant me rendre quelque justice, Mesdemoiselles, vous conviendriez qu'il y a dans ce que je viens de vous dire assez de bon sens par-cy-par-là répandu. Il n'y a tout au plus que l'application que



j'en fais qui puisse paroistre
extravagante ; encore ne
l'est-elle pas trop, puis qu'elle
me sert à aller à mes fins.
Que des Gens que Bélis eust
estimez sages , luy eussent
parlé de la sorte , il s'en fust
moqué ; mais parce que ces
avis venoient d'un Homme
qu'il croyoit encore plus fou
que luy, il les trouva dignes
de quelque considération, &
je luy fis faire autant de reflé-
xions qu'il en falloit pour
faire une sottise. Il songea à
se marier. Nous parcourû-
mes tous les Partis de la Ville,

H ij



car il estoit en état de choisir, & nous n'en pûmes trouver qui l'accommodast que Mademoiselle de Sardonne, dans laquelle je luy fis remarquer tout ce que nous estions convenus qu'il falloit trouver dans une Femme; point de bien, peu de beauté, & beaucoup d'esprit. Nous jugeâmes en mesme temps qu'il falloit conduire l'affaire avec un fort grand secret, de peur que Madame d'Estailles venant à l'apprendre avant qu'elle fust hors d'état d'estre ompuë, ne la traversast; au

lieu que si elle ne la sçavoit
que lors qu'elle ne pourroit
plus la rompre , il faudroit
qu'elle prist son party. Vous
voyez que nous estions Gens
de grande précaution. La
chose se propose à la Famille
de Mademoiselle de Sardonne.
Comme elle luy estoit
avantageuse, elle fut aussitost
agréée ; en deux jours tout
fut signé. Je m'offre au Mar-
quis pour porter cette nou-
velle à Madame d'Estailles.
Vous ne sçauriez croire avec
quelle reconnoissance il re-
çeut mon compliment , &

combien il s'estima heureux d'avoir des Amis qui vouloient bien luy épargner les premiers transports de sa Maîtresse. Il m'embrassa à cause de cela plus de vingt fois. J'allay donc chez Madame d'Estailles, & je luy dis cette nouvelle avec tous les adoucissements nécessaires, pour ne pas attirer sur moy le chagrin qu'on a contre ceux qui en portent de mauvaises, & pour laisser à Bélis toute la part qui luy en appartenoit. Comme je fis voir à la Dame la chose sans re-

mede, je la mis dans un état, non pas sans-doute moins cruel, mais peut-estre plus tranquille, que si je luy eusse laissé l'espérance de la rompre. Le Marquis vint un moment apres moy, ainsi que nous en estions convenus. Il luy parla de son Mariage comme d'une affaire de Famille, qui n'estoit pas capable d'en faire finir une de cœur. Je le pense aussi-bien que vous, répondit-elle; je suis fâchée seulement que vous ne m'ayez pas cruë assez dans vos intérêts, pour

m'en demander avis avant qu'elle fust faite, j'aurois esté la premiere à vous y porter; maintenant je l'approuve, & je vous en félicite. Ce discours fut fait avec un air assez tranquille, & vous jugez bien que la conversation apres cela devoit prendre un tour doux & languissant; mais Bélis n'avoit pas compté là-dessus. Il s'estoit figuré que Madame d'Estailles s'emporteroit furieusement contre luy, & il avoit préparé une réponse à l'emportement. La Dame ne s'emporta point, &

& il ne laissa pas de dire sa réponse. Quoy, c'est ainsi que vous me traitez, Madame, s'écria-t-il? Faut-il m'accabler de reproches? Ne suis-je pas assez malheureux? Eh bien, voila mon Epée, tuez-moy, ou je m'en vais me tuer. Qui vous parle de mourir, repartit froidement Madame d'Estailles? De ma part, je consens que vous viviez. Vous remarquerez, s'il vous plaist, Mesdemoiselles, que le pauvre Garçon estoit si transporté, que quoy qu'il eust promis

de mourir, jamais il ne songea à tirer son Epée hors du fourreau; aparemment il se reposoit sur sa douleur, du soin de le tuer. J'eus peur qu'il n'en étoufast, je le tiray promptement de là, & le menay au Cours pour laisser évaporer ce qu'il y avoit de plus vehément dans son ame. Peu à peu je le remis dans un état plus modéré. Franchement, si je n'avois pas connu la legereté du Personnage, ce moment de passion m'eust inquiété, mais j'estois sûr que deux jours

de mariage le détacheroient
entièrement. En effet, au
bout de quatre, il se maria.
Dés le lendemain, le voila
amoureux de sa Femme au-
tant qu'il l'avoit esté de Ma-
dame d'Estailles, & la pau-
vre Maîtresse est oubliée. En
verité, dit Ormilly, vous n'a-
vez pas envie qu'on vous
croyc. Est-il possible que
vous ayez pris tant de peines
seulement afin de vous don-
ner une Maîtresse que vous
sçaviez bien que vous quite-
riez bientôt apres? Ah, vous
ne connoissez pas Madame

d'Estailles, reprit Pontignan avec une espece d'entouffiasme qui fit rire toute la Compagnie, parce que cela avoit quelque air de tendresse. Si vous l'aviez veuë, mon cher Ormilly, vous-mesme vous n'en eussiez pas fait moins que moy. On peut avoir plus de beauté, mais non pas plus d'agrément; plus d'esprit, & non pas plus engageant. Elle est jeune, gaye, étourdie, aimant les plaisirs, n'exigeant point un respect extraordinaire. Que faut-il davantage? N'en est-ce pas

assez pour devenir fou ?

Madame d'Estailles, poursuivit le Chevalier, estant abandonnée par le Marquis, connut le peu qu'il valoit, & le méprisa. Si tost que je m'en fus apperceu, je luy déclaray que je l'aimois. Qu'on ne m'aille pas dire qu'il n'y a guère de délicatesse à estre Amant apres avoir esté Confident; je vous assure, moy, que ce plaisir-là n'est fait que pour les Gens d'un goust raffiné. Rien n'est plus joly, l'amour est à demy-fait; quand on le commence, on

se connoist déjà , on sçait que la Belle à qui on s'adresse n'est point si sauvage , & de plus elle sçait bien qu'on le sçait. Que reste-t il encore de difficile ? Rien du tout ; on se trouve tout d'un coup bien au dela de ces dehors de vertu , qu'il faut presque toujours essuyer au commencement d'une passion ; car quelque peu qu'une Belle soit severe , elle ne manque jamais de l'estre d'abord un peu ; mais à un Homme qui a esté Confident , que dire ? Il falut que Madame d'Es-

tailles , qui n'avoit garde de me reprocher que je doutois de sa vertu , se retranchast à vouloir douter de ma tentresse.

Mon Dieu , que j'estois alors occupé ! J'avois à me conserver auprès de Madame du Luat, qui sentoit bien que je luy faisois quelque infidélité , mais qui n'avoit pas assez d'esprit pour m'en convaincre; Bélis à retenir auprès de sa Femme , & le cœur de Madame d'Estailles à attraper. Pour surcroist d'embaras , il me survint un Rival;

& pour diminuer cet embar-
ras-là, j'eus quelques jours
apres une troisiéme Maî-
tresse. Il faut prendre les
choses par ordre. Commen-
çons par ce Rival, aussi-bien
nous mene-t-il à Madame
d'Estailles, & à Madame de
Bélesme, dont j'ay encore à
vous parler. Monsieur de la
Lande (c'est le nom de ce
Rival) estoit une assez plai-
sante espece d'Homme, & je
m'assure qu'une petite His-
toire de ses amours vous di-
vertira autant que l'Histoire
des miens. Ce sera une ma-

niere d'Episode. Monsieur de la Lande donc ne sçavoit aimer que comme l'on aime dans les Romans ; aussi se mêloit-il d'avoir de l'esprit. Il ne vouloit que de ces unions qui commencent par le cœur, & qui vont en suite où elles peuvent. Pour moy, je me suis toujours fort bien trouvé de commencer par où je puis ; vienne le cœur apres, si bon luy semble. Que ce pauvre Garçon estoit fou ! Il cherchoit dans une Maîtresse, de la raison, de l'esprit, du goust. Vous nous faites

beaucoup d'honneur, dit Mademoiselle de Turé. Eh, mon Dieu, Mademoiselle, repliqua Pontignan, faut-il m'interrompre pour cela? Ne sçavez-vous pas bien que quelque mal qu'on dise du général, les Gens devant qui on parle sont toujours exceptez. Monsieur de la Lande, poursuivit-il, avoit auprès de Madame d'Estailles les mesmes circonspections qu'on auroit auprès d'une Personne dont le cœur seroit tout neuf. Il ne s'apperçeut pas mesme d'abord que j'estois aimé, &

je m'en étonne, car ayant de l'esprit, & ayant déjà aimé en plus d'un lieu, il ne devoit pas estre tout-à-fait si dupe; cependant il le fut assez longtems. Pour moy, je croy qu'il aima trop fortement, au moins voila le moyen de l'estre. Il alla mesme jusques à s'imaginer que Madame d'Estailles commençoit à l'aimer. En effet, elle joua parfaitement bien le personnage d'une Femme qui se rend peu à peu. Je voyois avec plaisir l'amour de mon Rival augmenter; ses Vers

& ses Lettres me l'appren-
noient; & les réponses que
Madame d'Estailles & moy
luy faisions, l'avertissoient
du succès de sa passion. Que
je me sçay bon gré de l'avoir
tourné en ridicule: Ces Gens-
là s'imaginent qu'avec leur
esprit, comme si en amour il
ne s'agissoit que d'esprit, ils
viendront à bout de tout;
qu'il n'y a point de Femmes
qui puissent leur résister;
point de cœur si dur, qu'ils
n'amolissent. Le cœur de
Madame d'Estailles ne l'é-
toit pas trop, & cependant il

ne l'amolit point. Il ne laissa pas, comme je vous ay déjà dit, de s'en flater, & dans cette veuë, il luy montra je-ne-sçay combien d'Ouvrages galans qu'il avoit faits pour d'autres Maîtresses. Encore passe pour les luy montrer, chacun se pare de ce qu'il a; mais vouloir qu'elle luy en dist son sentiment, il falloit estre bien amoureux. Moy, qui assurément avois moins d'esprit que luy, je me fusse bien gardé de faire tant d'honneur à Madame d'Estailles. Peut-estre vouloit-il

luy donner de la vanité, mais ce n'estoit pas là le foible de la petite Femme; il le connut par la négligence qu'on eut à lire ses galans Ouvrages. Il en fut irrité comme Auteur & comme Amant; c'estoit pour estre bien en colere. Il les redemanda; on les luy rendit avec la mesme tranquillité qu'on les avoit reçeus & gardez. Il jugea que puis qu'on ne les avoit point lûs, il falloit que Madame d'Estailles eust en teste quelque affaire plus pressante que la sienne, & il ne jugea

pas mal. Il ne trouva que moy qu'il dût craindre. Il s'en plaignit à Madame d'Estailles qui s'en moqua ; il la menaça d'une Satire , mais elle ne s'en éfraya point. Ces beaux Esprits sont d'ordinaire de si bonnes Gens , qu'on ne craint point de les insulter ; on est persuadé que leur vengeance ne va jamais loin. Le dépit de Monsieur de la Lande dura pourtant deux jours cette fois-là. Au bout de ce temps , il revint se plaindre. Madame d'Estailles à qui ce retour ne coûtoit

rien, le laissa parler tant qu'il voulut, & se raccommoda avec luy. Il ne pût tenir bien longtemps cachez de certains Vers qu'il avoit faits contr'elle dans sa colere; il luy en fit confidence dès le lendemain, mais ses injures ne réüffirent pas mieux que ses douceurs. Madame d'Estailles n'en fut point émuë. Il s'enfuit encore avec ses Papiers; un jour apres il revient; le lendemain il se retire tout de nouveau sur je ne-sçay quel sujet qui se présenta; enfin il passoit sa vie

à se brouiller avec Madame d'Estailles, à se raccommoder avec elle, à luy donner des Ouvrages galans, & à les reprendre. Il méritoit bien qu'on le traitast de la sorte; il n'en avoit guère mieux usé envers une pauvre Créature qui l'avoit aimé d'aussi bonne foy, qu'il aimoit Madame d'Estailles; & cette Personnelà, c'estoit Madame de Bélesme. En verité, cela faisoit pitié; elle estoit assez jolie, beaucoup de douceur dans ses manieres, le cœur naturellement tendre; & elle eust

eu de l'esprit, si elle n'eust pas trop pris de peine pour en avoir. Monsieur de la Lande ayant eu chez elle quelque habitude, & la voyant avec cet empressement d'avoir de l'esprit, crût que ce feroit son fait. Il s'attacha à elle ; mais ne pouvant faire réüffir les soins qu'elle prenoit, ny l'en défaire, il la quitta brusquement pour Madame d'Estailles, mais Madame de Bélesme ne le quitta pas. Elle le poursuivit jusque chez sa nouvelle Maîtresse, avec qui elle fit connoissance, pour

avoir au moins le plaisir d'importuner Monsieur de la Lande. Encore l'eust-on soufferte, s'il n'y eust eu que luy d'importuné ; mais Madame d'Estailles, & moy, l'estions aussi. Cela nous mit dans la nécessité de la renvoyer chez elle à quelque prix que ce fust, & je me chargeay de ce soin-là. Que croyez-vous que je fis ? Je l'aimay. En verité, Madame d'Estailles vous estoit fort obligée de la peine que vous preniez, dit Ormilly. Comment obligée, repliqua Pontignan ! Vous n'avez que faire

de railler, je le prétens bien comme cela. C'estoit assurément un pesant fardeau pour nous, qu'une Créature triste, dont les visites duroient des journées entieres; & Madame d'Estailles estoit fort heureuse, d'avoir un Amant comme moy, qui sans luy faire tort, pouvois l'en défaire. Sans luy faire tort, reprit Mademoiselle de Turé? On ne vous entend pas. C'est que je n'aimay Madame de Bélesme, répondit le Chevalier, qu'afin de pouvoir aimer Madame d'Estailles un peu

plus à mon aise. La raison est excellente, continua Mademoiselle de Turé; & à ce que je vois, vous estes un Amant bien plus fidelle que vous ne pensez. Ah, Mademoiselle, dit le Chevalier, que je suis fâché de vous voir tant d'ignorance! Quoy, est-il possible que des Gens d'esprit puissent s'imaginer qu'on ne sçauroit aimer plusieurs Personnes à la fois sans commettre d'infidélité? Je vois bien ce qui vous abuse; vous avez remarqué que ceux qui avoient deux Maîtresses, a-

voient les mesmes sentimens pour toutes deux. Vous avez trouvé que c'estoit estre infidelle que cela, & vous avez eu raison ; mais vous croyez que dés qu'on aime deux Personnes, on a les mesmes sentimens pour l'une & pour l'autre, & vous vous trompez. On peut si bien régler son cœur, qu'on aimera chacune d'elles d'une maniere particuliere, & alors il n'y aura point d'infidélité. Vous, par exemple, Mademoiselle, qui voulez que les respects d'un Amant aillent jusqu'à l'ado-

ration ; eh bien, si je vous aimois , je vous adorerois. Si dans le mesme temps , Mademoiselle de Mirac me permettoit de l'aimer aussi, comme elle voudroit peut estre qu'on l'aimast un peu moins sérieusement , je ferois avec elle plus vif qu'avec vous ; & s'il arrivoit alors que j'en trouvasse une troisième qui voulust estre aimée encore plus follement, est-ce qu'il me feroit défendu de l'aimer ? Je ne le croy pas , car vous voyez bien que les sentimens que j'aurois pour elle ne se

roient pas semblables à ceux
que j'aurois pour vous ; &
comme elle ne devoit point
se mettre en peine de ceux
que vous m'inspireriez, aussi
ne devriez-vous pas vous
plaindre de ce que j'en aurois
pour elle, que vous ne récla-
meriez pas. Vous vous ren-
dez à cela, je le vois bien.
Vous avez beau dire, & beau
vous vanter, reprit Made-
moiselle de Turé, vous ne
nous tromperez point. Vous
n'avez assurément qu'une
manière d'aimer. Je vous en-
tens, Mademoiselle, repartit
le

le Chevalier, vous voulez dire folle, mais je veux bien que vous sçachiez que la plus folle maniere d'aimer, qui n'est pas néanmoins la seule dont je me serve, n'est pas la plus mauvaise; je n'ay garde d'en accuser le tempérament des Dames, mais il faut pourtant que j'aye un bonheur bien particulier, car jamais je n'ay esté si heureux ny si-tôt heureux, que lors que j'ay esté bien fou. Laissez moy continuer mon Histoire avec Madame de Bélesme.

Son foible, comme je vous

2. P.

L

l'ay déjà dit, estoit de vouloir avoir de l'esprit, & je la pris par ce foible-là. Je me donnois un air fin & malicieux quand je parlois. N'eussay-je dit que des bagatelles, elle me répondoit par un sourire semblable à mon air, & c'étoit m'apprendre sans parler qu'elle entendoit ce que je luy voulois dire. Souvent elle sourioit à faux, car la plûpart du temps, il n'y avoit autre mystère dans mon air, que l'air mystérieux tout seul. Elle avoit si bien accoustumé à ces prétendus airs de finesse, deux

ou trois de ses Amis, qu'ils entendoient finesse par tout, de sorte qu'on n'avoit qu'à s'approcher de l'oreille de ces Gens-là, qu'à sourire malicieusement, & ouvrir la bouche sans rien dire néanmoins, ils entendoient les plus belles choses du monde; enfin je contrefis si bien le bel esprit, qu'on crût que je l'étois en effet. Quelques douceurs persuadèrent que j'avois pris de l'amour. Monsieur de la Lande fut oublié, & Madame de Bélesme demeura chez elle; c'estoit tout ce que je voulois.

Vous voyez, Mesdemoiselles, que je n'ay pas grand'peine à me faire aimer. Quand je n'aurois que ce mérite-là, il me semble qu'il devroit estre mis en quelque considération au sujet de la Place que je brigue dans l'Académie; mais je fais bien plus, je me divertis en mesme temps de mes Rivaux. Il faut cependant vous dire tout, ils ont pensé m'attrapper, & vous trouverez sans-doute que je m'en suis assez bien tiré.

Vous sçaurez donc que le Gouverneur & la Lande, ê-

toient Amis. Je ne sçay comment ils s'apprirent l'un à l'autre leur mauvaise destinée, mais il est certain qu'ils s'en firent confidence. Pour moy, je m'imagine qu'ils se trouverent quelque jour tous deux fort chagrins, qu'ils s'en demanderent la raison, qu'ils ne se la dirent pas d'abord, mais qu'enfin ils se l'avoüerent réciproquement. Je pense qu'ils furent bien étonnez, & un peu joyeux en mesme temps, de ne se voir que le mesme Rival; car enfin ce n'estoit qu'un

Ennemy à combattre. Ils s'attachèrent tout-de-bon à me ruiner. Le Gouverneur fut plus assidu chez Madame du Luat, & la Lande chez Madame d'Estailles. Celuy-cy mesme trouva moyen de renouer avec Madame de Bélesme, afin de m'importuner davantage. Ils estoient si bien instruits des heures que je prenois pour aller voir ces Dames, que je ne manquois jamais de les y trouver, ou de les y voir venir un peu apres moy. Je vous avouë qu'ils m'incommo-

doient. Si j'eusse crû demeurer encore longtemps à *** j'eusse pris autant de soin de me défaire d'eux, qu'ils en prenoient de se défaire de moy, & je ne sçay qui auroit le mieux réüßy de nous; mais comme mes affaires alloient finir, je ne crûs pas devoir remüer de grands efforts, pour me délivrer de deux Rivaux à qui j'estois prest de quitter la place; ils n'eurent pas tant de patience que moy.

Un jour que Monsieur du Luat estoit à demy-lieuë de

la Ville, où il devoit estre encore le lendemain, que j'avois soupé seul avec Madame du Luat, & que j'y estois demeuré apres soupé, on vint fraper rudement à la Porte. A vous dire vray, cela nous surprit. Il estoit un peu tard, & nous n'attendions personne. Comme on ne se pressoit pas trop d'ouvrir, les coups redoublèrent avec tant de violence, que l'on ne pût deviner qui ce pouvoit estre, car le Maistre de la Maison ne devoit pas revenir, & d'ailleurs, ce n'estoit pas là sa ma-

niere de fraper. Pendant qu'on alloit s'instruire du hardy Frapeur, je me jettay dans un grand Cofre qui estoit dans la Garderobe de Madame du Luat. J'aimay mieux qu'elle m'enfermast là-dedans, que dans un Cabinet. Dans ces Cabinets, un Amant est presque toujours attrapé, ou obligé de sauter par la Fenestre. Je fus fort étonné un moment apres, d'entendre dans la Chambre de Madame du Luat la voix du Gouverneur, & celle de Monsieur de la

Lande, sans pouvoir bien démêler ce qu'ils disoient. Il me sembla néanmoins qu'on parloit de chercher ; mais du lieu où j'estois, je pouvois bien l'entendre sans qu'on le dist. Un peu apres, Madame d'Estailles & Madame de Bélesme, arrivèrent. Franchement, je me vis alors dans un état tres-embarrassant, & je ne comprenois pas qu'il pût y avoir rien de bon pour moy dans une Assemblée de Gens si bien choisis ; mais ce fut encore pis, quand on vint dans l'endroit où j'avois

pris mon azile. J'entens que l'on cherche dans la Chambre. De là on vient au Cofre; le Gouverneur en demande la Clef. Madame du Luat répond, que son Mary y met des Papiers, & qu'il l'a emportée. A peine achevoit-elle de parler, que Madame d'Estailles dit hautement, qu'elle empescheroit bien qu'on ne l'ouvrist; qu'elle estoit venue exprés pour cela, & que le Gouverneur avoit mauvaise grace de chercher des prétextes pour venir prendre ses Papiers. Ma-

dame de Bélesme de son costé disoit, qu'on avoit beau chercher, qu'assurément il n'y estoit point. Elle ne nommoit personne, & ne pouvant que m'imaginer de tout cela, je fus bien plus éfrayé, lors que Madame d'Estailles dit que ces contestations finiroient bientôt, puis que Monsieur du Luat, qu'elle avoit envoyé querir, ne pouvoit tarder longtemps. Cette nouvelle causa un silence merveilleux dans toute la Cópagnie, & on s'en alla dans la Chambre de Madame du

Luat, qu'on ne quitta point jusqu'à l'arrivée de son Mary. Pendát ce temps-là, j'essayay de me sauver, mais ce fut en vain, le Cofre estoit trop bien fermé. Cependant il m'arriva un bonheur auquel je ne m'attendois pas. Je m'apperçûs en me remuant, que le Cofre avoit deux fonds. Je quitte le premier, & me fourre dans le second, mais ce n'est pas sans laisser dans le premier une partie de mes Habits, trop heureux encore de pouvoir me cacher à ce prix-là. Je remets ensuite fort pro-

prement la Planche qui se levoit. Enfin Monsieur du Luat arrive, & dans le mesme temps le Gouverneur avec le reste de la Compagnie revient à mon Cofre, en assurant Madame d'Estailles, qu'il ne cherche point ses Papiers; Madame de Bélesme, qu'il ne cherche point son Parent; & Monsieur du Luat, qu'il estoit bien fâché d'estre obligé de faire dans sa Maison une recherche si exacte. A propos, je ne sçay pas trop bien comment la Clef du Cofre pouvoit estre venuë entre les

main de Monsieur du Luat. Vous vous souvenez, à ce que je croy, Mesdemoiselles, que c'estoit Madame du Luat qui l'avoit fermé. Eust-elle pû se résoudre à s'en défaire? D'un autre côté, à quoy bon la refuser? Il falloit que le Cofre fût ouvert, & le moins de façons qu'elle pouvoit faire, c'estoit le mieux; mais peut-estre aussi que ce Cofre avoit deux Clefs comme deux Fonds, & que Monsieur du Luat en avoit une. Voila tout ce que je puis m'imaginer de plus vray-semblable, car sur

ce point là je n'en sçay pas plus que vous; j'étois enfermé dans mon Cofre, je n'ay garde de vous dire ce qui se passoit au dehors. Enfin de quelque maniere que ce soit, le Cofre est ouvert. Qu'ils furent tous étonnez de n'y trouver qu'un Chapeau, un Justaucorps & un Baudrier! La pauvre Madame du Luat croyoit que j'y estois, & je pense que dans le moment elle ne songea point au second Fond. Madame d'Estailles avoit compté d'y voir ses Papiers, & Madame de

Bélesme un Parent. Pour le bon Monsieur du Luat, il sçavoit bien qu'il n'y avoit rien mis. Le Gouverneur & la Lande plus étonnez encore que personne, s'en allèrent sur le champ sans avoir pû, à ce que je croy, deviner comment mes Habits pouvoient estre là sans moy. Madame d'Estailles & Madame de Bélesme demurerent, je m' imagine que ce fut pour regarder un peu plus attentivement ce que c'estoit que ces Habits. Elles pouvoient faire tout ce que bon leur

sembloit, elles qui estoient à leur aise; mais moy qui n'y estois pas tout à fait tant, rien ne m'obligeoit d'avoir cette patience-là. Je sortis donc de mon Cofre, en disant; Parbleu, Mesdames, il n'y a pas moyen d'y demeurer plus long-temps, je créve. La surprise qu'elles eurent leur fit faire un cry. Un moment après Monsieur du Luat entra; il revenoit de conduire le Gouverneur & la Lande, & il parut justement dans le temps que je mettois la tête hors du Cofre. Il demanda à

la Femme à qui estoient ces Habits qu'on avoit trouvez. Ils sont à moy, luy dis-je, Monsieur, car je crûs qu'il m'avoit apperçû, & je suis bien fâché que.....Franchement je ne pouvois dire de quoy j'étois fâché, mais il me tira luy-mesme d'embarras. A vous, Monsieur le Chevalier, reprit-il? Comment, c'est vous que l'on cherche? Vrayment je ne m'étonne plus qu'on n'ait pas voulu me dire ce que l'on cherchoit; on sçait que je suis vostre Amy, & le Gouverneur s'est bien

douté que j'aurois voulu me servir d'un peu de crédit que j'ay auprès de luy pour l'empêcher de chercher si exactement. Mais dequoy vous avisez-vous aussi d'avoir des correspondances avec l'Espagnol, & des desseins sur nostre Citadelle? Bon, dis-je alors en moy-mesme, je sçay maintenant ce que j'ay fait, & il poursuivit de cette sorte. Vous estiez perdu, si l'on vous eust trouvé. Je sçay bon gré à ma Femme de vous avoir caché; c'est une marque qu'elle s'intéresse pour mes

Amis, je l'en aime encore davantage. Pour Madame d'Estailles, elle a eu grand tort de s'estre donné la peine de venir icy, & de m'avoir donné celle d'y venir. Je suis vôtre Arbitre, luy dit-il, entre vous & le Gouverneur. Quand des Papiers sont une fois entre mes mains, ils y sont en seûreté; il vous falloit dormir en repos de ce côté-là; on vous a donné une fausse alarme. Encore je le pardonne à Madame de Bélesme. Elle pouvoit croire que son Parent, qui est sorty du

Royaume, ou caché depuis l'Affaire qui luy est arrivée, estoit céans, & que c'estoit luy que l'on cherchoit, car il est aussi de mes meilleurs Amis. J'excuse son empressement, quoy que peut-estre il eust esté inutile, si son Parent eust esté trouvé. Monsieur du Luat ne fit pas ce discours tout d'une haleine, il n'avoit pas les poudrons assez forts; mais c'est le sens d'une petite Conversation qui se fit pendant que je remettois mon Justaucorps. Je l'interrompois de

temps en temps pour l'obliger à s'expliquer encore mieux, afin que je sceusse parfaitement pourquoy je m'estois caché. Voila à peu près tout ce qu'il me dit. Il ne me fut pas difficile de deviner d'où me venoient ces Intelligences avec les Ennemis de l'Etat. Je compris bien-tost que c'estoit une invention du Gouverneur & de la Lande; qu'ayant sceu tous deux que j'estois chez Madame du Luat, ils avoient imaginé cela pour estre en pouvoir de m'y chercher, & que

pour y faire venir Madame d'Estailles & Madame de Bélesme, ils avoient trouvé moyen de leur faire donner de faux avis, à l'une qu'on vouloit se saisir de ses Papiers; à l'autre, arrester son Parent; & je pense que c'étoit la Lande luy-mesme qui avoit esté leur donner cette alarme-là, sous prétexte de leur rendre service. Vous concevez bien que le projet estoit admirable pour me perdre auprès de mes trois Maîtresses, mais apparemment on ne s'estoit pas attendu

tendu que Monsieur du Luat viendroit. Il eût fallu avoir plus de méchanceté qu'ils n'en avoient, ou peut-estre mesme qu'on avoit compté que quand bien il viendrait, il ne verroit rien au delà de la prétendue conspiration. Voyez cependant comme les choses qu'on appréhende le plus, sont quelquefois celles qui nous servent davantage. La présence de Monsieur du Luat m'avoit fait trembler; vous allez voir de quelle utilité il me fut. Madame de Bélesme & Madame d'Estail-

les ne pouvoient me regarder comme un Criminel d'E-tat. L'heure où l'on me trouvoit chez Madame du Luat, l'absence de son Mary, l'inquietude qu'elles luy avoient remarquée pendant qu'on cherchoit, & l'air gay avec lequel j'estois fortly de mon Cofre, leur fit penser de tout cela à peu près la mesme chose qu'à moy. Elles virent bien pourquoy la Lande les avoit fait venir, & ce qui avoit porté le Gouverneur à me jouer ce tour-là. Il ne leur fut pas difficile après cela de s'imaginer

qu'il falloit que je fusse aimé de Madame du Luat, & que cet amour m'avoit attiré la jalousie du Gouverneur. Je vous laisse à penser quelle irruption elles eussent fait sur moy, si Monsieur du Luat n'y eust pas esté. Sa présence calma tout; les Dames s'en allèrent, & il me retint. Il ne voulut jamais souffrir que je m'en allasse, de peur, disoit-il, qu'on ne m'arrêtât en sortant de chez luy. Ma conscience ne me reprochoit rien du côté de l'Espagnol, il n'y avoit que ces Dames qui

m'embarrassoient un peu. A tout événement, je fis semblant de croire le péril aussi grand que Monsieur du Luat me le représentoit, & je demeuray chez luy, bien résolu de songer comment je me tirerois d'intrigue. Je pense que la nuit se passa bien différemment par tous ceux qui avoient paru sur la Scène. De toute la Compagnie, le seul Monsieur du Luat estoit en état de reposer tranquillemēt; la joye qu'il avoit que le Gouverneur ne m'eust point trouvé, devoit le faire dormir

vingt-quatre heures de fuite; cependant le bon Homme m'avoïa le lendemain qu'il n'avoit pû fermer l'œil. Mais devineriez vous bien pourquoy? parce qu'il n'avoit fait autre chose que songer comment je pourois me sauver, tant il m'aimoit; pour moy j'eus bien-tost pris mon party. Mes affaires se trouvoient alors achevées; rien ne m'arrétoit. Je pris la résolution de revenir icy sans dire adieu à personne qu'à l'aimable Monsieur du Luat. Je croy que sa Femme ne songea

qu'au péril qu'elle & moy
avions couru, & qu'elle ne
s'estoit point du tout apper-
çûe des sentimens de Mada-
me de Bélesme, & de Mada-
me d'Estailles. Comme ces
deux Dames avoient en quel-
que façon deviné les siens, &
qu'elles se crurent trahies,
elles résolurent de leur côté
de s'en éclaircir entierement;
mais apparemment elles de-
meurèrent auparavant d'ac-
cord entr'elles que je leur en
contois à toutes deux. Elles
vinrent donc chez Madame
du Luat, qu'elle estoit encore

au Lit. Vous jugez bien qu'il ne leur fut pas difficile de faire tomber la Conversation sur l'avanture de la nuit passée. On se moqua de mes desseins sur la Citadelle, & on travailla à persuader à Madame du Luat que c'estoit un tour que le Gouverneur me joüoit. Je croy que la pauvre Dame eut d'abord quelque joye d'apprendre que ma vie n'estoit plus en danger, & je m'imagina en même temps qu'on ne la laissa guère dans un état si doux. Apres qu'on m'eut bien justifié des crimes qui re-

gardoient l'Etat, on me traita un peu moins favorablement sur le reste. Ces deux Dames n'avoient autre chose en tête que de la convaincre de ma fourberie, c'est ainsi qu'elles appelloient le soin que j'avois eu de leur plaire à toutes; voyez un peu l'injustice qu'on me faisoit. Mais dire avec un air chagrin que j'avois des assiduez pour elles, c'estoit avouer que ces assiduez ne déplaisoient pas. Il n'importe, on vouloit se venger, l'occasion estoit belle, il ne falloit pas la perdre.

Madame du Luat n'eut pas besoin de beaucoup de choses pour estre persuadée, elle me soupçonnoit déjà. Vous me demanderez peut-estre qui m'en a tant appris, puis que je n'y estois pas, & je vous répôdray que je le devinay par l'accueil que l'on me fit lors que l'on me vit entrer. Je voulus railler sur nos aventures de la nuit passée. Cela fut fort propre à leur faire croire que mes intelligences avec l'Espagnol estoient véritables, & ma raillerie fut admirablement bien reçüe.

Il m'est impossible de vous décrire assez vivement la tumultueuse conversation que je fis naître. Elle dura bien une bonne heure sans que j'eusse dit autre chose que les premières paroles qui l'avoient si fort échauffée ; enfin Monsieur du Luat arriva. Le bon Homme estoit destiné à me tirer de tous dangers. Vous souvenez-vous que dans les Amadis & les autres Romans de cette trempe-là, un Heros a toujours un Magicien à gages qui le délivre des périls où il

s'expose? Monsieur du Luat estoit mon Magicien, c'estoit par son moyen que je mettois mes aventures à fin. Franchement, sans luy j'eusse esté fort embarrassé dans celle-cy, mais son air pacifique pacifia toutes choses. Madame d'Estailles & Madame de Bélesme ne pouvant se contraindre, s'en allèrent. Madame du Luat dit qu'elle vouloit se lever, & je pris ce prétexte là pour me retirer aussi. Monsieur du Luat vint aussi-tost me trouver dans ma Chambre, & me dit qu'après avoir bien

rêvé aux moyens de me sauver, il n'en avoit point trouvé d'autre que de feindre qu'il avoit affaire de Chevaux de Poste, que je l'accompagnerois en qualité de Valet de Chambre jusqu'à la premiere Poste, que là nous nous séparerions, luy pour aller passer quelques jours à sa Terre, moy que je suivrois la Route d'Espagne. Vous voyez que l'expédient eust esté merveilleux, si l'intelligence avec l'Espagnol eût esté vraye; le Gouverneur qui m'avoit cherché chez Monsieur du

Luat, n'auroit eu aucun soupçon des Chevaux de Poste. Comme de mon côté j'estois aussi dans la pensée de partir, il ne fut pas difficile à Monsieur du Luat de me faire trouver son dessein raisonnable. Il donna sur le champ ses ordres pour les Chevaux de Poste, & je ne songay plus qu'à m'en aller. A l'égard de Madame de Bélesme & de Madame d'Estailles, je n'avois pas grande envie de prendre congé d'elles. Est-ce que j'eusse esté fort sérieusement me justifier, &

quand je l'aurois dû, l'aurois-je pû faire? Pour Madame du Luat, elle me faisoit pitié. Je n'avois pas la force de la quitter sans luy dire adieu; elle avoit pris tant de peine à me cacher, cela méritoit bien un remercîment. J'allay donc dans sa Chambre, assez embarrassé néanmoins de ce que je luy dirois; mais en récompense ayant le Mary à mes côtez; je n'avois garde de marcher sans luy. Heureusement la Dame estoit sortie. Je pris l'occasion aux cheveux, je pressay encore

davantage Monsieur du Luat
de partir. Je luy fis voir com-
bien il seroit dangereux de
retarder, & luy marquay ce-
pendant beaucoup de chagrin
d'estre obligé de partir sans
voir Madame du Luat; mais
je luy dis que je la croyois
assez dans mes intérêts
pour excuser un empresse-
ment que je devois à ma seû-
reté. Je le priay de luy ren-
dre un Billet que je luy écri-
rois là-dessus; il me le promit,
& pendant que je pris une
plume & de l'encre, il alla
luy-mesme préparer tout pour

nostre départ. Je me trou-
vay alors mille fois plus em-
barassé que je ne l'avois esté
dans le temps que j'estois
allé chercher Madame du
Luat dans sa Chambre. Il me
sembra mesme aussi que je ne
devois pas quitter si brusque-
ment Madame de Bélesme &
Madame d'Estailles, sans leur
faire quelque honnêteté; &
il me vint dans le mesme mo-
ment une fort plaisante ima-
gination pour satisfaire à tout
cela. Je me souvins d'une
certaine Lettre que j'avois
copiée trois fois, & qui par

cette raison-là me fit perdre
trois Maîtresses. En effet il
y avoit là quelque petite
chose à dire, mais je crûs
qu'en me servant du mesme
expédient dans cette occa-
sion, & de la maniere que
vous l'allez voir, ce seroit un
fort bon moyen de me tirer
d'affaire, & de plus qui mar-
queroit beaucoup de bonne
foy. Une seule chose m'in-
quieta apres que ma Lettre
fut faite; je ne voyois pas
que je pusse honnêtement en
donner une à Monsieur du
Luat pour sa Femme, sans la

luy montrer, & honnêtement aussi je ne pouvois pas luy montrer celle que j'écrivois; car il pouvoit enfin ouvrir les yeux qu'il avoit si bien tenu fermés jusque-là. Je trouvay un milieu; je fis une autre Lettre pour Madame du Luat, pleine de sérieux remercîmens. Je leûs celle-là, qui plût fort, & dans le temps que je les cachetois, j'y substituai la véritable. Je luy fis comprendre aussi que je devois faire des excuses aux deux autres Dames de la peur que je leur avois in-

nocemment donnée. Apres
cela il se chargea de mes trois
Lettres. Nous montâmes à
Cheval, & nous nous séparâ-
mes à la premiere Poste avec
des témoignages réciproques
d'amitié, mais d'une amitié
si tendre, que vous eussiez
pleuré si vous nous eussiez
vus; voicy ma Lettre. A
chacune de celles qui s'a-
dressoient à ces Dames, il y
avoit un dessus particulier, &
le dedans estoit de la sorte.

A

MADAME DU LUAT,
MADAME D'ESTAILLES
ET MADAME DE BELESME,

Trois Dames que j'aime
uniquement.

Q'aucune de vous, Mes-
dames, ne se réjouisse, ny
ne se chagrine du rang que je luy
donne au haut de ma Lettre. Ce
n'est que celuy de vostre ancien-
neté dans mon cœur, mon amour
vous y fait tenir une place égale.
Vous estes toutes trois fort aim-
ables, je ne connois personne qui

le soit plus que vous, & l'une
me le paroît autant que l'autre.
Que vous estes heureuses, Mes-
dames, d'avoir un Amant qui
ait le discernement si fin & le
cœur si vaste, qu'il puisse en mes-
me temps vous rendre justice à
toutes trois! Je vous plaindrois
mesme de ce qu'un bonheur si
grand ne vous auroit pas esté
plûtost connu; mais la mauvaise
humeur où je vous vois depuis
que vous le sçavez, m'apprend
que vous auriez eu bien de la
peine à vous accommoder de moy,
si vous en eussiez esté plûtost ins-
truites. Je suis au desespoir de

vous trouver le goût si mauvais
un défaut comme celui là est ca-
pable de me faire fuir à deux
cens lieues. Je prens donc la
Poste, moins pour les intelligen-
ces que j'ay avec les Ennemis de
l'Etat, qu'à cause de vous, &
je m'en retourne à Paris, où il
me faudra assurément une dou-
zaine de Maîtresses, pour tenir
dans mon cœur la place qui n'y
estoit occupée que par vous trois
toutes seules.

La Lettre est un peu lon-
gue, continua le Chevalier,
mais en récompense elle est

bien consolante. Voyez vous, Mesdemoiselles, c'est ainsi qu'une Intrigue doit finir. Il faut quitter une Maîtresse de mesme qu'on la prend, avec joye. Chacun devroit en estre persuadé comme je le suis, ce seroit la chose du monde la plus plaisante; deux Amans se quitteroient, & on les verroit aller chacun de leur côté riant de leurs aventures.

Je ne doute pas que vostre Lettre n'ait eu tout le succès que vous en attēdiez, dit Mademoiselle de Mirac; & moy, Mademoiselle, reprit Ponti-

gnan, je ne voudrois pas le
jurer ; tout le monde n'est pas
si raisonnable que vous &
moy. Je leur demanderois
seulement en grace qu'elles
eussent trouvé le ridicule du
Personnage qu'a fait Mon-
sieur du Luat, & sur tout à
mon départ, chargé de mes
Dépêches, car y a-t-il rien de
si réjouissant que ce bon
Homme qui s'imagine que je
m'en vais luy montrer une
Lettre que j'écris à sa Fem-
me ? Je vois d'icy l'empresse-
ment avec lequel il la rend,
le soin qu'il a de dire qu'il la
leuë,

leüe , l'assûrance qu'il donne
qu'elle est tres-jolie , & le
petit air fier qu'il prend pour
faire entendre qu'il s'y con-
noist. Oüy , je le jure , si je
sçavois qu'elles eussent pris
cela comme il faut , je serois
plus de quatre jours sans ai-
mer personne. J'ay dit. A pro-
pos , Mesdemoiselles , vous
vous souviendrez , s'il vous
plaist , que je vous ay promis
vingt Avantures ; en voila
trois d'achevées. Si l'on me
conteste une place dans l'A-
cadémie , qu'on n'oublie pas
que j'en ay encore dix-sept.

2. P.

P

Quoy , dit aussi-tost Mademoiselle de Mirac , vous pouvez douter qu'on vous la conteste ? Et dites-nous un peu , je vous prie , sur quoy fondez-vous vos espérances ? On doit exclure de l'Académie celuy des quatre Hommes qu'on reconnoistra le moins galant. Toutes vos démarches amoureuses sont aussi folles que brusques. Il y a du feu , mais on n'y voit point de galanterie ; & si vous pouviez vous résoudre à estre sage une fois , vous renoncerez de vous-mesme

à une place qu'il est impossible que vous obteniez. J'y renoncerois, luy répondit Pontignan? Il faudroit donc que je fusse fou. La qualité la plus nécessaire à ceux qui veulent estre d'une Académie, c'est assurément l'esprit; & je soutiens qu'il y en a plus dans mes manieres d'aimer, toutes brusques & folles qu'elles vous paroissent, que dans les longs procédés de ces fades Soupirans, qui pour aimer galamment, aiment dans les formes. D'accord, répliqua Mademoiselle

de Turé, vos faits amoureux sont pleins d'esprit ; mais que ce soit de l'esprit dont on pût s'accommoder en fait d'unions galantes, c'est de quoy je ne croy pas que l'on conviène avec vous. Laissons-le dire, & prenons les voix, ajouta l'enjouée Gasconne. Son exclusion luy fera voir le cas que l'on fait du genre d'esprit, dont il prétend tirer avantage. N'allons pas si vite, s'il vous plaist, interrompit Pontignan. Avant qu'on prenne les voix touchant cette exclusion, il faut sçavoir si vous

autres Demoiselles, vous avez aimé assez galamment, pour avoir droit de suffrage. Sur tout je me défie fort de Mademoiselle de Mirac. Elle est à Paris avec une Tante, qu'on dit qui tâche à la bien remettre avec une Mere qui se plaint. Cela sent son aventure. Si c'est quelque chose de galant, nous luy passerons sa voix, & viendrons ensuite à Mademoiselle de Turé, & à Mademoiselle d'Ormilly, qui nous apprendront ce qui leur est arrivé. Que je vous plains, mon cher Chevalier,

reprit Mademoiselle de Mirac, si vous n'avez que ce seul moyen de vous garantir de l'exclusion ! Chacune de nous a son mérite ; & si nous avons fait des Adorateurs, nos aventures sont sans doute assez galantes, pour nous donner plein droit d'opiner. Ainsi pour avoir eu le plaisir d'entendre le récit de nos Conquestes, vous n'en ferez pas plus de l'Académie. Mademoiselle d'Ormilly, & Mademoiselle de Turé, se regardent comme si elles craignoient de parler de leurs

Amans. Pour les enhardir,
je vay leur donner l'exem-
ple. Aussi-bien Pontignan
a-t-il marqué que c'est à moy
sur tout qu'il en veut.

Mademoiselle de Mirac
s'estant teüe, chacun témoi-
gna par son silence qu'il se
préparoit à l'écouter; & elle
reprit ainsi la parole.



22:222222555252252

HISTOIRE

DE MADEMOISELLE

DE MIRAC.

J'Estois une jeune Personne, qui n'avois encore presque rien vû , touûjours à la suite d'une Mere attachée à m'observer , & me perdant rarement de vûë. Elle estoit dans la premiere année de son Veuvage ; & soit qu'elle fust naturellement de mauvaise humeur , comme le sont la

plûpart des Meres , soit que pour faire plus d'honneur au Bandeau qu'elle portoit , elle se crust obligée à prendre de grands dehors de sagesse, depuis ce temps-là elle me faisoit à tous momens force leçons d'une scrupuleuse Morale. Cela pouvoit estre bon, mais elle avoit beau me les étaler , la demangeaison de voir le monde m'en ôtoit le goust , & rien ne me paroïsoit plus sec. Je commençois à me connoître. Un Miroir de Poche , que je consultois assez souvent à la dérobee,

m'apprenoit de jour en jour
que j'estois jolie. J'avois du
panchant à me le persuader,
& au défaut des douceurs que
j'aurois volontiers écoutées,
si quelqu'un m'eneust conté,
je m'en disois quelquefois à
moy-mesme en me regar-
dant ; mais ma Mere, qui au-
roit merveilleusement reüssy
à faire une Beste de toute
ma petite personne , si mon
humeur touûjours brillante &
enjoüée , pour ne pas dire
un peu folle , n'y eust mis
bon ordre , prenoit grand
soin d'écarter tous ceux qu'un

mérite naissant comme le mien , auroit pû attacher auprès de moy. Ainsi j'avois déjà passé quatorze ans , & je me voyois sans Adorateurs. C'estoit un grand sujet de chagrin pour une Fille qui ne manquoit pas de bonne opinion d'elle-mesme, & qui ne demandoit qu'à écouter. On avoit beau me dire, défiez-vous des Hommes , je n'y trouvois rien de dangereux , & il me sembloit que leur Sexe valoit son prix ainsi que le nostre. N'allez pas, vous autres Hommes qui

m'écoutez, prendre trop de vanité du témoignage secret que je vous rendois. Il ne faut pas que vous vous y trompiez. Je sçay vous faire justice de plus d'une sorte, & l'expérience m'a appris ce que vous valez pour la plupart. Enfin donc j'avois les plus belles dispositions du monde à estre Coquete. Je me sentoisois pour cela un talent particulier, & il n'estoit question que de trouver les moyens de le bien mettre en pratique. C'estoit-là mon embarras ; mais dequoy une

Fille , quand elle le veut , ne vient-elle pas à bout ? Je connoissois l'esprit de ma Mere , par quelque étude que j'en avois faite. Elle estoit, suivant l'ordinaire des Femme , un peu moins prude dans l'ame , qu'elle ne le paroïssoit au dehors , & je n'avois pû jamais estre la dupe de son extérieur. Estant du caractere dont je la dépeins, & ce qu'il est bon de vous faire remarquer , n'avoüant guère plus de trente années, quoy qu'elle approchast de cinquante , elle me donnoit

assez beau jeu pour reüssir dans mon entreprise. Apres les six premiers mois de deüil (& il faut que je vous dise en passant , que sous ce deüil j'avois un certain brillant que l'on avoit peine à soutenir, & dont quelquefois j'estois moy-mesme ébloüye) je me mets en teste de luy persuader qu'il estoit temps qu'elle fist trêve aux soupirs ; qu'elle avoit plus que de raison satisfait au devoir de la bien-séance ; & qu'enfin elle estoit en droit , sans qu'on luy pust rien reprocher , de repren-

dre le commerce du monde, tandis que j'irois volontiers m'enfermer dans un Convent, pour m'y fortifier de plus en plus dans les sentimens de Vocation qui m'étoient restez depuis ma plus tendre enfance. Je faisois la bonne ame, comme vous voyez, car Dieu sçait combien je me serois trouvée attrapée, si ma Mere eust voulu me prendre au mot. A l'Article près du Convent, elle ne trouva point mes raisons méchantes. Non, ma Fille, dit-elle en m'embras-

sant (ce qu'elle faisoit assez rarement) je ne veux point que vous me quittiez. A la verité j'avois fait bon vœu de fuir le monde ; il ne m'a jamais trop plû, on n'y trouve que des amertumes , mais vous estes une jeune Personne , qui y devez faire votre entrée ; & pour l'amour de vous , allez , me voila presté..... Ah ! ma Mere, l'interrompois - je , avec un certain air de pudeur que j'affectois parfaitement bien ; ne vous contraignez point pour moy , je me passeray

fort bien de voir les Hommes ; aussi-bien vous ay-je ouï dire plusieurs fois , qu'il ne faut pas s'y fier ; un Convent m'accommodera bien mieux. C'estoit , à dire le vray , un assez plaisant combat , que celuy dont je vous parle. Nous estions bien aises l'une & l'autre d'estre pressées. Hypocrisie toute pure dans nostre fait ! La Mere & la Fille vouloient se tromper. Mais nous n'estions pas les premières ; on ne voit autre chose à l'heure qu'il est. Apres ces legeres ceremonies de

part & d'autre , l'entrée de
nostre Maison ne fut plus dé-
fendue à personne. Nous vi-
sitions , on nous visitoit ; &
ma Mere qui commençoit
à reprendre goust à la so-
cieté humaine , n'estoit pas
trop fâchée que je servisse
d'excuse & de prétexte à ce
nouveau genre de vie. Ce
n'est pas que son Crêpe ne
la fît souvenir de temps en
temps de soupirer sur la perte
qu'elle avoit faite , & quel-
quefois mesme j'ay vû qu'il
luy inspiroit le don des lar-
mes. Quant à moy , soit que

602

P. 27

le temps eust dissipé une partie de ma douleur, soit qu'un air sombre & chagrin me parust mal propre au dessein de plaire, rarement (& je le dis à ma honte) me sentoís - je avoir les yeux humides. Ils estoient mesme un peu trop gays; mais que voulez-vous? Je voulois qu'ils fissent promptement quelque conquête; je ne les avois point encore essayez, & je mourois d'en-vie de connoistre ce qu'ils sçavoient faire. Enfin pour leur coup d'essay, devinez quelle espece de Galant ils

Q ij

me donnèrent? Un bon Homme âgé seulement de soixante ans. Que j'en ay de joye, dit en riant Mademoiselle d'Ormilly ! Je vous souhaitois justement un pareil Amant, pour vous punir de vostre coqueterie trop précipitée. Bon, je me prépare à voir entre vous deux la plus réjouissante intrigue du monde. Or-fus, écoutez donc, reprit Mademoiselle de Mirac. Mon Galant (vous en croirez ce qu'il vous plaira, mais il luy faut faire un peu d'honneur aussi-bien qu'à

moy) estoit encore un assez
joly Vieillard. Dés qu'il se
mit en teste de devenir amou-
reux, il n'épargna rien pour
se rendre jeune ; grandes
Péruques blondes, Habits
& Garnitures magnifiques ;
vous l'auriez pris pour un
Adonis. Il est vray qu'il avoit
une petite toux sèche, qui
l'incommodoit quelquefois ;
mais à cela prés, & quelque
legere atteinte de Goute, qui
n'estoit qu'une bagatelle, il
n'estoit point trop dégoû-
tant. De plus, il ne venoit
jamais chez nous, qu'accom-

pagné d'un certain grand Neveu de dix-sept à dix-huit ans, à qui, disoit-il, il croyoit devoir faire voir le monde. Il le recommandoit souvent à ma Mere, & nous prioit toutes deux de vouloir par pitié luy apprendre à vivre. Oh ! ma foy, dit Tréval en s'adressant à Mademoiselle d'Ormilly, vous ne jouirez plus guère long-temps du plaisir de ne voir qu'un Gouverneur pour tout Protestant aux pieds de Mademoiselle de Mirac. Je devine ce qui va arriver ; le Neveu la vangerá

bien-tost des vœux que vous
avez faits contre elle, & des
soupirs importuns de l'On-
cle. Vous voulez pénétrer
trop avant, repit la belle Gas-
conne; mais laissez-moy,
s'il vous plaist, achever le
Portrait de mon suranné Ado-
rateur. Il estoit fort entesté
de tous les Romans qu'il
avoit lûs, & sur tout des Ama-
dis, & de l'Astrée, qui estoient
beaucoup plus de son goust
que les autres. Il avoit appris
merveilleusement bien à faire
l'amour à l'antique. Sur tout
il vouloit que l'on observast

tres - rigidelement jusqu'aux
moindres formes d'une Pro-
cédure amoureuse. Cela vous
fait rire , Chevalier , conti-
nua-t-elle en regardant Pon-
tignan ; mais il ne vous au-
roit point fait de quartier sur
vos passions éteintes presque
aussi - tost qu' allumées ; &
Dieu sçait comme il vous
eust accommodé , avec cette
aisance que vous vous don-
nez dans la naissance , le pro-
grés , & la fin de vos amours.
Vous insultez à ma disgrâce,
luy répondit le Chevalier avec
un air moins enjoué qu'à l'or-
dinaire,

dinaire, & qui pourtant n'étoit pas entièrement abatu; mais malgré la médifance que vous faites de ma manière d'aimer, l'Académie, ajoûta-t-il d'un ton fort sérieux, va devenir une pitoyable Ecole de Galanterie, si je cherche à m'en vanger, en luy refusant mes préceptes. Mais laissons cela, & venons à vostre Histoire. Il faut voir comment vostre bon Homme vous instruisoit en Morale Galante. Jeune & souple comme vous estiez, avec son expérience sexagé-

2. P.

3. R.

naire, il en devoit sçavoir assez pour vous faire faire vostre Novitiat dans toutes les regles. Mon vieil Amant, reprit l'aimable Gasconne, en sçavoit plus que je n'en voulois apprendre de luy. Comme le desir de me plaire l'avoit rendu de moitié plus jeune, il voulut d'abord me faire comprendre qu'il estoit fort passionné, & n'oublia rien de toutes les ceremonies qu'on peut employer pour le prélude d'une déclaration. De longs soupirs qu'il pouffoit, & qui à son âge

luy faisoient presque toujours perdre haleine ; une mourante & tendre langueur qui paroïssoit dans ses yeux, déjà trop éteints d'eux-mêmes ; enfin jusques à la toux (car il toussoit devant moy le plus gracieusement du monde) tout luy servoit de truchement amoureux. Comme j'avois la malice de ne pas faire semblant que je l'entendois , un jour qu'il me trouva seule (& vous vous imaginez bien que je n'avois pû l'éviter) il enfile une tendre Harangue , entrecoupée

parcadence de fréquens *hélas*, dont j'avois bien de la peine à m'empescher de rire. Il fut mesme assez fou pour se jeter à mes pieds, en m'appellant son Soleil, pour m'y rendre, disoit-il, des adorations & des hommages que jamais personne n'avoit mérités si bien que moy. Que faites-vous, luy disois-je en luy tendant les deux mains pour luy aider à se relever? Si ma Mere vous surprenoit dans cette posture, que penseroit-elle de l'un & de l'autre? Ce n'est pas le tout que de

m'aimer, il faut prendre d'autres mesures, afin qu'elle ne soupçonne rien de vostre passion, qui ne doit estre connuë que de vous & de moy; autrement vous me feriez de belles affaires. Oüy, vous avez raison, mon bel Ange, répondoit il d'un ton langoureux, il faut qu'il n'y ait que vous qui penétriez au fonds de mon cœur; aussi-bien adieu tout l'agrément de nostre commerce, s'il devient public; point de plaisir pour nous, ma belle Enfant, s'il n'est assaisonné du my-

stere. Mais comment ferons-nous , s'il vous plaist , pour empêcher que vostre Mere ne s'apperçoive de rien? C'est une chose qui me paroist assez difficile. Au Diable soient les Vieilles , ajouta-t-il en se mordant les lèvres & frappant des pieds , elles font toujours des trouble-festes, & le Ciel devroit bien en délivrer des Gens comme nous. Vous voila bien embarrassé, luy répliquay-je avec une présence d'esprit dont je me voulois du bien à moy-même. Ma Mere ne haït pas les

douceurs , disposez - vous à
luy en conter. Croyez-moy,
ce fera un moyen infailible
de l'ébloüir. S'il vous sem-
ble sûr , répondoit-il en sou-
pirant, songez-vous bien aussi
d'un autre costé , combien
j'auray à souffrir par cette
contrainte ? Hélas ! à quelle
rude épreuve me mettez-
vous , & comment auray-je
la force de dire à une Per-
sonne si surannée , que je
meurs d'amour pour elle ?
Vos yeux me marquent que
vous le voulez absolument.
Hé-bien, j'obeiray ; mais mon

cœur dès à présent desavouë
ma bouche de tous les men-
songes que vous m'ordon-
nez. Il faut que je trouve
encore un remède à tout
cela (luy répondis-je, voyant
que le bon Homme dont ce-
pendant je ne pouvois trop
admirer la délicatesse, don-
noit dans le panneau, & que
c'estoit une voye de m'en
défaire sans le desespérer;)
Vous sçavez que je ne quite
presque point ma Mere; vous
ne luy parlerez qu'en ma
présence. Il s'agit seulement
de diriger nostre intention

à communs frais. Je prendray pour moy tout ce que vous luy direz de tendre & d'obligeant, & je vous tiendray bien plus de compte de ces douceurs que vous ne m'adresserez qu'indirectement, que si vous aviez la liberté de me les adresser à moy-mesme. D'ailleurs, il faut que vous en conveniez, cela sentira bien mieux son aventure, & vostre passion aura l'air moins simple & moins uny, qu'elle n'auroit sans l'invention que je vous propose. Il n'y a qu'une pe-

tite difficulté qui m'arreste. Vous avez un sot de Neveu, que je regarde comme un obstacle à ce tendre stratagème. Vous l'avez si bien accoustumé à venir icy, & sur tout à se rendre assidu auprès de ma Mere, qui prend soin de le former, que c'est hazard s'il ne nous trouble dans nostre projet. Il ne me paroist pas à propos qu'il soit témoin de tous les tendres entretiens que vous aurez avec ma Mere, & dont je me charge de vous tenir compte. Un tiers comme luy

ne seroit propre qu'à gâter
tout , & ne serviroit qu'à
vous gêner. Attendez , re-
prit le Vieillard , il me vient
une pensée que peut-estre
vous ne desapprouverez pas.
Je pourrois bien d'autorité
absoluë bannir mon Neveu
d'icy. Il doit se soumettre à
mes volontez , puis que sa
fortune n'est principalement
fondée que sur le bien que
je luy puis faire. Mais que
diroit vostre Mere , & que
penseroit mon Neveu même,
si tout d'un coup je luy in-
terdisois vostre Maison ? Il

vaut mieux , si vous estes assez charitable pour cela, que vous le souffriez auprès de vous , tandis que je seray occupé ailleurs. Il est si jeune encore , qu'il ne prendra pas garde aux œillades que je vous jeteray de tēps en temps pour vous avertir par ce signal , qu'en me radoucissant auprès de la Mere , je ne prétens parler qu'à la Fille. Promettez-moy seulement quelque petit coup d'œil favorable par-cy-par-là , qui m'assûre que vous m'entendez. **A**pres avoir fait assez la diffi-

cile sur l'article du Neveu,
je promis au Comte (car j'a-
vois oublié de vous dire qu'il
prenoit cette qualité) une
partie de ce qu'il voulut.
Voila dans quels termes nous
en demeurâmes. Jamais plan
de tendresse ne fut mieux
dressé , interrompit Made-
moiselle d'Ormilly , mais je
ne sçay , je commence aussi-
bien que M^r de Treval , à me
défier du Neveu , dont Ma-
demoiselle de Mirac ne nous
a encore presque rien dit. Ils
ont bien la mine l'un & l'au-
tre , si je ne me trompe ,

d'avoir déjà entre eux quelque secrète intelligence, dont la Mere & l'Oncle seront les dupes. Faites-nous un peu le Portrait de ce jeune Adoléscent, ajouta Albagna au nom de toute la Compagnie; il est bon de voir ce qu'il sera capable de faire. Tres-volontiers, reprit Mademoiselle de Mirac, je vay vous dire à peu près ce que c'estoit que le Neveu. Je commence par sa Personne. Il avoit une taille fine & fott dégagée, l'œil assez doux, quoy qu'un peu niais, les dents belles, & quantité de

cheveux frisez par boucles,
d'un blond le plus beau du
monde. Enfin il ne pouvoit
pas trop se plaindre de la Na-
ture. Pour son esprit, vous
l'allez connoistre par cet
échantillon. Depuis que le
Comte l'avoit introduit chez
nous, il s'estoit toujours fort
attaché auprès de ma Mere.
Sa complaisance pour elle
estoit à l'épreuve. Soit pour
luy faire encore mieux sa
Cour, soit par reconnoissance
des leçons qu'elle luy don-
noit pour le façonner dans
les airs du monde, il ne voyoit

personne où elle estoit. A peine d'abord me regardoit-il moy-mesme. Ce mépris, auquel à la verité je ne m'étois pas attenduë, me faisoit dépit dans le fonds de l'ame; & pour m'en vanger, lors que mon Miroir m'avoit assuré de mon fait, j'allois me montrer à luy avec un certain éclat de beauté, qui devoit le faire repentir du temps qu'il perdoit à estre assidu auprès de ma Mere. Je faisois agir tout le brillant de mes yeux, & quand j'avois remarqué qu'ils avoient fait

leur effet sur luy, Dieu sçait avec combien de fierté je luy disois qu'il se méprenoit, s'il luy échappoit quelque douleur. Ce genre de peine qui le rendoit souvent interdit, estoit fort satisfaisant pour ma vanité. Vous me reprochez vostre Mere, me dit-il un jour qu'il vint contre sa coutume se placer auprès de moy, & vous m'y renvoyez par malice; mais ne puis-je pas à plus juste titre vous faire le mesme reproche, à vous qui ne pensez qu'à mon Oncle, & qui en paroissez si

fort entestée ? Prenez garde
à vous , luy répondis-je avec
un peu de dédain. Voicy ma
Mere ; vous estes perdu , si
elle vous a observé en en-
trant. Vîte, allez-vous plan-
ter auprès d'elle pour le reste
de ce jour , & déployez bien
toute la tendresse qu'elle vous
inspire. Vous voudriez bien,
reprit-il , que j'allasse déga-
ger le Comte , que je vois
entrer avec elle. Vous mou-
rez d'envie de l'entretenir,
mais je vous en empêcheray
bien ; d'aujourd'huy je ne
vous quitte. Alors il reprend

son mesme ſiege à coſté de moy , tandis que ſon Oncle & ma Mere eſtoient aſſis l'un auprès de l'autre à un autre coin de la Chambre. Je ne pouvois que m'imaginer de ce qu'en préſence de ma Mere le jeune Marquis prenoit une liberté qu'il n'avoit point encore priſe. Jamais il ne me diſoit qu'un mot en paſſant, & je le voyois ſe mettre en état d'avoir avec moy une converſation. Il me regardoit meſme d'une certaine manière languiſſante , qui par avance ſembloit me faire ré-

paration du peu de soins qu'il m'avoit rendus ; mais je fus bien plus étonnée , quand apres luy avoir demandé la cause d'une nouveauté si surprenante , il m'avoïa que s'il avoit le plaisir de satisfaire par là les mouvemens de son cœur , il obeïssoit en mesme temps à l'ordre exprés de ma Mere. Quoy donc, luy dis-je, c'est donc à elle à qui je suis obligée de l'empressement avec lequel vous m'estes venu chercher ? Vrayment je ne m'en ferois point-dutout défiée. Expliquez-moy

un peu , je vous prie , comment cela peut estre. Vostre Mere , répondit le Marquis, se défie de vous. Vous avez des yeux qu'elle croit trop pénétrans , & dont elle trouveroit fort bon d'estre un peu moins éclairée , quand je suis forcé de l'entretenir. Ils savent trop lire dans ce que l'on fait , & pour les ébloüir un peu , on m'ordonne de vous parler quelquefois aussi bien qu'à elle , & de..... Mais que veut dire , s'il vous plaist, mon Oncle, avec ces tendres œillades qu'il jette

sur vous ? Vous luy répondez , je croy , dans la même langue. Pour le coup , Mesdemoiselles , il s'en falut peu que je n'éclataffe de rire, tant je trouvois plaisant ce que je voyois & ce que j'entendois. Imaginez-vous l'Oncle entre les mains de ma Mere, fort embarrassé de sa contenance, me regardant à chaque moment, pour me faire entendre que tout ce qu'il luy disoit estoit pour mon compte. D'un autre costé, figurez-vous le Neveu qui ne sçavoit ce que vouloient

dire les regards de l'Oncle;
& enfin représentez-vous, si
vous le pouvez, la plaisante
situation d'esprit où je devois
estre, en apprenant dans le
mesme temps, que pour me
tromper, ma Mere avoit à peu
prés donné au jeune Marquis
ces mesmes instructions que
j'avois données au vieux Com-
te, pour l'ébloüir elle-mesme.
Il y avoit pourtant cette difé-
rence entre elle & moy, que
par cet expédient elle n'avoit
nulle envie de se débarasser
du Neveu, & que j'avois par
là bonne intention de me dé-

faire de l'Oncle. C'estoit encore une question à décider, si l'un l'incommodoit autant que j'estois fatiguée de l'autre. C'est donc moy qui trouble vostre bonne fortune, repartis-je malicieusement au Neveu? Allez, jouïssiez-en à vostre aise. Aimez ma Mere tant qu'il vous plaira, je vous promets de fermer les yeux; & comme c'est vous faire plaisir, je vous verray tous les jours ensemble sans m'apercevoir de rien. Cette raillerie déconcerta le Marquis. Je luy reprochois d'aimer ma
Mere,

Mere, & je luy en donnois pour preuve l'assiduité & la complaisance qu'il avoit pour elle. Vous vous plaisez à me tourmenter, repliquoit-il presque en colere. Le temps me justifiëra, & quand vous m'aurez connu, je suis assuré que vous me rendrez justice. On ne m'ébloüit pas ainsi, répondois-je; Je me fie à ce que je voy. Vous estes cent fois encore plus amoureux que vous ne pensez. En voicy la derniere conviction, sur laquelle je vous défie de répondre. Vous m'avez mépri-

fée ; mais je vous le pardonne, vous avez fort bien fait de ne me pas regarder. Une aussi jeune Personne que moy ne mérite pas d'amuser les Gens ; & ma Mere qui a eu le temps d'amasser des charmes, vaut bien de plus grands & de plus tendres sacrifices que celuy-là. Ce dernier coup étourdit si bien le pauvre Neveu, qu'il en perdit la parole. Je m'applaudissois de l'avoir rendu ainsi müet, & me préparois à jouir de son desordre, quand le Comte, aparemment lassé de ne dire

que des douceurs de réflexion , quitta ma Mere sur quelque prétexte. Elle fit aussitost signe au Marquis de s'approcher d'elle ; & l'Oncle s'estant avancé vers moy ; Laissez - nous , dis-je tout haut au Neveu , nous n'avons plus affaire de vous. On vous appelle , ajoutay-je plus bas ; allez rendre compte des momens fâcheux que vous avez passez avec moy. Franchement , interrompit le Marquis d'Ormilly , il n'appartient qu'à Mademoiselle de Mirac d'ajuster

les Gens. Elle se connoist admirablement à renverser les cervelles ; & le Neveu, aussi-bien que l'Oncle , est en assez bonne main. Laissez-moy vous parler de ce ce dernier, reprit l'aimable Gasconne, & ne faites point icy de médifances. Le bon Homme, si-tost que nous fûmes seuls , commença à me faire valoir la conversation qu'il avoit eüe avec ma Mere. Si vous sçaviez, me dit-il en me ferrant la main le plus chaudement qu'il pût , comme tout ce que je luy ay dit

pour vous estoit galant, oh je suis sûr que vous m'en aimeriez vingt fois davantage. Mais à propos, vous avez esté bien chiche d'œillades; à peine en pouvois-je attraper la moindre petite. Avez vous bien pris garde comme celles que je vous jettois, estoient tout de feu? Je prenois si bien mon temps, que nostre Vieille ne s'en est point aperçue. Tout franc, j'enrageois de vous y voir répondre si mal, & j'en ay plustost quitté la partie pour vous en venir faire un tendre repro-

che. Que les choses , ma
belle Enfant , aillent mieux
une autre fois, ou je renonce
à continuer le personnage
que vous voulez que je jouë.
La menace me fit peur ; &
pour empêcher qu'elle n'eust
effet , je fis mes excuses au
bon Homme, tant sur mon
peu d'expérience en mysté-
res amoureux , que sur la
crainte d'estre observée de
ma Mere , si les coups d'œil
eussent esté aussi fréquens
de ma part que de la sienne.
Mais ne vous plaignez de
rien, luy disois-je avec un air

d'innocence dont il paroif-
soit charmé; les choses d'ail-
leurs sont bien compensées.
Ne m'a-t-il pas fallu essuyer
la conversation languissante
de vostre rêveur de Neveu?
Il n'a pas eu la force de me
dire deux mots, tant qu'il
vous a veu auprès de ma
Mere. Vous l'avez rendu ja-
loux d'importance, & j'en-
trevoy déjà une foule de chi-
mères délicates qui luy vont
passer par la teste. Je gage-
rois mesme qu'il est à pré-
sent sur les éclaircissements,
& qu'il se dédommage du

chagrin que la contrainte d'estre quelque temps auprès de moy, a pû luy causer. Le tendre Vieillard, à qui pour le besoin à venir je jugeois à propos de persuader d'avance que son Neveu estoit effectivement amoureux de ma Mere, me demanda mille fois pardon pour luy, & me jura pour le moins autant, qu'il me tiendrait compte de la violence que je me ferois en souffrant son entretien. A la fin il me quitta, & me donna le loisir de faire un peu de reveuë sur les Aventures de cette journée. Les

choses me paroïssent n'aller pas trop mal. Il ne s'en falloit presque rien que je ne comptasse déjà l'Oncle & le Neveu pour mes Amans. Leur future rivalité me charmoit, & je n'en pouvois attendre que quelque plaisante issue. Si je les tiens une fois tous deux, disois-je en moy-mesme, je leur feray voir plus de Païs qu'ils ne pensent, & riray tout à mon aise des amoureuses sottises que leur passion leur fera faire. Je me fouhaitois des Galans, en voicy d'eux d'ar-

restez. C'est toujours un commencement de recolte, qui me promet dans la suite une assez ample moisson. Il faut prendre d'abord ce que l'on trouve ; la grande jeunesse de l'un, récompense l'âge trop avancé de l'autre. Cette inégalité mesme a quelque chose de réjouissant. Si celuy-cy m'offre ses derniers soupirs, celuy-là m'offrira sans-doute les premiers, & des deux costez j'auray lieu d'estre contente. J'auray d'ailleurs le plaisir de pouvoir faire la différence de la

maniere dont on aime à dix-
huit, & à soixante ans. Apres
ces jolies réflexions, j'en fai-
sois une autre qui ne portoit
pas avec elle le mesme agré-
ment. J'envisageois ma Mere
comme un obstacle aux dou-
ces idées dont je me flatois.
La précaution qu'elle avoit
prise d'ordonner au jeune
Marquis de m'entretenir
quelquefois, me paroissoit
de mauvais augure; cela sen-
toit furieusement l'amour.
Ce n'est pas pour rien, di-
sois-je, qu'elle veut qu'il m'é-
bloüisse. Elle a tout l'air, en

luy apprenant la Science du monde, de ne vouloir le former que pour elle-mesme. Elle a cherché d'abord à se rendre maîtresse de son esprit, afin qu'elle eust moins de peine à s'emparer de son cœur. Je raisonne juste. Voila pour le moins où cela va. Ainsi ne comptons plus que sur le bon Homme. Mais ne suis-je pas folle, de me donner un Amant de moins ? Mes yeux me rassurent, le Marquis m'a veüe. Que ma Mere tâche tant qu'il luy plaira de s'en saisir,

ce sera du temps perdu pour elle. Il n'est pas d'assez méchant goust pour balancer sur le choix. Je m'arrestay à cette derniere pensée, qui me flatoit assez agreablement. Le lendemain j'eus le plaisir de sçavoir que je ne m'estois pas tout-à-fait trompée. Le jeune Marquis me parla en termes si passionnez, que je connus bien qu'il faisoit plus que ma Mere ne luy avoit dit. Comme il voulut se justifier du prétendu mépris dont je l'avois accusé, il me fit entendre en peu de mots

que le respect qu'il avoit eu pour le Comte, l'avoit toujours empesché de venir troubler nos entretiens. Il ajouta une autre raison, qui me parut plus forte que la premiere. Ma Mere le tenoit comme captif, & pour se tirer d'affaire, il avoit besoin que le vieux Comte le dégageast quelquefois, en s'attachant aupres d'elle. Si vous voulez que je respire, disoit-il, donnez-le pour Amant à vostre Mere, & souffrez que je remplisse sa place aupres de vous. N'allons pas si viste, répon-

dis - je au jeune Marquis;
nous perdrons trop vous &
moy à cet échange. Tenons-
nous tous deux comme nous
sommes. Gardez vostre pre-
miere Maîtresse, & je gar-
deray mon premier Amant.
Vous voudriez bien me per-
suader que vous n'estes point
amoureux de ma Mere, mais
je ne vous en croiray pas.
Vous l'aimez tout-de-bon, &
je sçay fort bien que vous
n'en faites tant le dégoûté,
que pour m'ébloüir. Ne vous
retranchez point sur la mo-
destie. Si vous aimez, vous

estes aimé. Ma Mere a le
goust aussi bon que vous, &
vous n'êtes pas fait d'un air
à ne pas rendre une passion
mutuelle. Le jeune Marquis
que je piquois jusqu'au vif,
ne sçavoit comment digérer
la raillerie. Le dangereux
Rival pour moy auprès de
vous, que le vieux Comte,
repliqua - t - il d'un ton de
vengeance, & que j'auray
de peine à le détruire dans
vostre cœur! Apprenez-moy
cependant par quels en-
droits il a pû vous plaire.
Vous avez raison; le Comte

me plaist, repartis-je brusquement. Je vous avouë franchement la chose. Vous voulez sçavoir comment il m'a touchée; & ne sçavez-vous pas qu'en fait d'amour le Destin est toujours de la partie, & que nous devons nous prendre tous deux à luy, vous de ce panchant qui vous entraîne vers ma Mere, & moy de celuy qui me porte vers le Comte. N'en rougissons point, mon pauvre Marquis. Nous aimons l'un & l'autre sans sçavoir pourquoy. Ce raison-

nement qui commençoit à
desoler le Marquis , fut in-
terrompu par l'arrivée de
ma Mere. J'observay ses
yeux , & les surpris attachez
sur mon jeune Amant. Elle
vouloit sans-doute s'instruire
dans les siens du plaisir qu'il
avoit pû prendre à m'entre-
tenir , pour avoir droit de
luy en faire un reproche en
suite , & elle me parut assez
satisfaite de ne voir sur son
visage que cet air de cha-
grin qui fort à propos luy
estoit resté de nostre que-
relle. Enfin soit qu'il cher-

chast à le dissiper ailleurs ;
soit qu'il craignist, s'il ne for-
toit point, que ma Mere ne
l'engageast à un teste-à-
teste, il prit un prétexte pour
nous quitter. Nous voila de-
meurées seules ma Mere &
moy, & le discours estant
tombé sur les deux Amans ;
Vous le voyez, ma Fille, me
dit-elle avec un soupir de
Veuve auquel je ne me fiais
pas, la tendresse peut beau-
coup sur moy ; j'ay forcé mon
inclination pour l'amour de
vous. J'avois renoncé au
monde depuis mon Veu-

vage ; & si je ne vous aimois pas , je n'aurois pas souffert un moment le Comte, ny le Marquis. En estes-vous importunée , luy répondis-je le plus ingénûment que je pûs, mais dans le dessein de sonder ses sentimens ? Vous leur rendez bien peu de justice. Ils parlent de vous sans cesse , & présentement encore , lors que vous estes entrée , le jeune Marquis m'avoit mise sur vostre chapitre. Je voudrois que vous nous eussiez entendus. Que vous semble de ses manieres,

repartit ma Mere? Ne le trouvez-vous pas tout changé, depuis que je prens soin de luy apprendre les airs du monde? Il n'y a qu'une chose qui me choque en luy; il ne vous fait pas sa cour comme je voudrois, & je luy en fais tous les jours la guerre. Hé, repris-je, que pourroit-il apprendre avec moy? Nous sommes l'un & l'autre sans expérience. Quoy, répondit ma Mere, le jeune Marquis ne vous plairoit pas? Seriez-vous assez intéressée pour le trouver moins aimable, parce

qu'il a peu de Bien, & vous accommoderiez-vous mieux du Comte? Il est à la verité tres-riche, mais Mais il est, repliquay-je promptement, amoureux de vous, jusqu'à vivre sans repos. J'avois toujours balancé à vous le dire, il m'en a fait confidence. Le respect, dit-il, l'avoit empesché de se déclarer; & s'il faut vous avouer davantage, il me prie à tous momens d'appuyer auprès de vous les intérêts de sa passion. Le vieux Comte estant entré là-def-

lus , une œillade que j'eus
soin de luy jetter , un peu
plus radoucie qu'à l'ordi-
naire , luy fit entendre qu'il
estoit bon qu'il m'allast con-
ter des douceurs auprès de
ma Mere. Vous devinez, dit
Mademoiselle de Mirac au
Comte d'Albagna qui s'es-
toit mis à rire. J'avois la meil-
leure intention du monde de
faire tomber ma Mere dans
le panneau, & franchement
tout mon but estoit de la con-
firmer dans l'opinion que je
luy avois déjà donnée que
le bon Homme en tenoit

pour elle ; mais ce qui pensa
le déconcerter aussi-bien que
moy , c'est que malgré la
müete assurance que par po-
litique je luy donnay dans ce
moment que je me rapporte-
rois à moy-mesme toutes les
douceurs dont je le chargeois
pour ma Mere , il ne me pa-
rut accepter cet employ
qu'en enrageant. Je crai-
gnois que par cette noncha-
lance il ne découvrist tout le
mystere ; & pour le mieux
animer , j'estois prodigue
envers luy des tendres coups
d'œil dont il estoit si avide.

Et

Et tout cela se faisoit pour rien , interrompit Albagna, & Mademoiselle de Mirac; nous fera croire que le jeune Marquis n'avoit aucune part dans sa complaisance pour le vieux Comte ? Bagatelle. Nous allons bien-tost voir le jeune Marquis & elle d'accord en tendresse. Vous ne me connoissez pas encore, reprit Mademoiselle de Mirac en regardant Albagna. Il faut donc que je me fasse mieux connoître. J'avois encore un degré d'industrie au-delà de ceux dont vous m'avez crû

tous capable. Vous vous estes figurez que je me bornois à tromper ma Mere & le Comte. C'estoit peu pour moy, si je ne trompois aussi le Marquis. Il faut que je vous débrouille tout cecy. Le vieux Comte ne me plaisoit pas pour mon Amant ; je le renvoyois à ma Mere, & je luy faisois valoir à luy-mesme le tour que je prenois pour me délivrer de luy. Cette premiere utilité que j'en recevois, fut suivie d'une seconde que j'estimois pour le moins autant. J'avois pressenty dans

l'esprit de ma Mere , & sur tout dans nostre derniere conversation, certaines dispositions à m'embarquer avec le Comte. Pour détourner ce coup dont je me croyois menacée, il ne m'estoit point venu dans l'esprit de meilleur expédient , que de luy dire qu'elle luy avoit donné de l'amour. Par mon conseil il avoit déjà pris avec elle le ton radoucy. J'avois fait sa passion plus vieille qu'elle ne paroïssoit, en supposant côme vous avez vû, qu'il m'en avoit fait confidence. Il me sem-

bloit que c'estoit dequoy me défendre de toutes les propositions qu'on m'auroit pû faire de part & d'autre. Pour le jeune Marquis, voicy ce qui m'avoit frappée d'abord. Il avoit du mérite, & j'estois forcée d'en convenir, mais mes yeux me le disoient plutôt que mon cœur. Tout aimable qu'il leur paroissoit, je luy défendois de l'aimer, pour ne pas me tromper moy-mesme, car en amour on est quelquefois sa propre dupe. Je m'armoïs contre luy de ces sentimens fiers que

me fournissoit le dépit de l'avoir vû d'abord à mon préjudice , si fort assidu auprès de ma Mere. Ce n'estoit point assez pour ma vengeance ; je voulois le punir encore mieux s'il m'estoit possible, par la jalousie que je m'imaginois qu'il pourroit prendre de ma complaisance quoy qu'affectée pour le Comte. Peu s'en falloit que je ne fusse bien aise que le Neveu crust tout de bon que je ne haïssois pas l'Oncle, & que je ne souhaitasse de les voir broüillez ensemble sur

ce prétexte. Autre secret, que je veux bien vous apprendre. L'exemple de ma Mere amoureuse m'avoit fait faire des réflexions sur la tendresse. Je ne trouvois rien de plus dangereux pour un cœur fait comme le mien ; & toute jeune que j'estois , j'avois pris d'abord héroïquement la résolution de le tenir longtemps dans l'indépendance, afin de me divertir mieux du Comte , du Marquis , & de ma Mere. Voila , tant en gros qu'en détail , les belles dispositions où j'estois. Ce-

pendant ma Mere qui vou-
loit aller à ses fins , ne ré-
pondoit aux tendres protes-
tations du Comte , qu'en luy
faisant entendre qu'il feroit
mieux de les adresser à sa
Fille , qui les attirant plus
justement, les recevroit aussi
de meilleure grace. Elle ajoû-
toit d'un air & d'un ton mo-
deste , quen'estant plus d'âge
à écouter des soupirs , elle ne
vouloit songer qu'à pleurer
le Mort. Ainsi plus de dou-
ceurs , disoit-elle au Comte,
je ne vous les permets qu'au-
prés de ma Fille. Oh parbleu,

dit le Chevalier de Pontignan, voicy Mademoiselle de Mirac bien attrapée. Le bon Homme envoyé vers elle, me paroist quelque chose de fort plaisant. Voila ce que c'est, petite Fille, d'avoir eu affaire à une Mere aussi habile que la vostre. Voyons un peu de quelle maniere vous vous tirerez de vostre vieux Comte. Ce ne fut pas pour moy une petite difficulté, répliqua Mademoiselle de Mirac, il ne manqua pas de venir m'apprendre sur le champ, qu'il n'é-

toit plus question de feindre. Nos affaires, ma belle Enfant, me dit-il avec transport, vont cent fois mieux que nous ne pouvions l'esperer; prenez courage, tout nous favorise. Vostre Mere consent que je vous aime. Je vous diray plus; elle me l'ordonne. Ainsi, graces au Ciel, me voila quite du personnage que vous me faisiez jouer. Vous donnez là-dedans, répondis-je au bon Homme? Ne voyez-vous pas que ma Mere en sçait plus que nous? Je ne me laisse pas attraper

ainfi. Elle ne vous renvoye vers moy , qu'à deffein d'approfondir nos fecrets. Ne quittez point vofre personnage , fi vous voulez luy en dérober la connoiffance; c'est le plus sûr , je connois ma Mere beaucoup mieux que vous. J'eus beau vouloir inspirer de la défiance au Comte , il me fut impoffible d'y reüffir ; il eftoit las de fe déguifer. Ainfi plus pefamment que jamais , voicy mon Vieillard tombé fur mes bras. C'étoit une ample matiere d'engager. La fuite que j'envifa-

geois , ne me paroïſſoit pas moins embarraſſante. Le vieux Comte toujours amoureux de moy , ma Mere toujours amoureuse du jeune Marquis , car je n'en doutois plus alors ; il y avoit là de quoy me faire trembler juſqu'au fonds de l'ame. A dire le vray , je me trouvois bien loin de mon compte ; la plupart de mes projets eſtoient avortez , il falloit que je préparaffe d'autres bateries. Le jeune Marquis eſtoit preſque toute ma reſource. Plus il paroïſſoit jaloux de ſon

Oncle, plus je tirois bon augure de cet amour, dont il m'avoit fait plusieurs déclarations. Je commençay à me reprocher l'inquiétude que je luy avois donnée, en luy laissant malicieusement croire que j'estois prévenue d'estime pour le Comte. Je me trouvay un peu trop dure sur ce point, & résolus de ne le plus faire souffrir de ce costé-là. Je ne pûs mesme luy refuser en secret un sentiment de pitié, de le voir exposé à toute la tendresse de ma Mere. Grand acheminement

à l'amour , interrompit Mademoiselle d'Ormilly ; Mademoiselle de Mirac pitoyable ! Je ne ne m'y fie plus. Tout va bien pour le Marquis , & je ne le plains plus à l'heure qu'il est. Il n'en estoit guère plus heureux, reprit la Gasconne. Je luy laissois ignorer ce commencement d'inclination que je sentoais naistre pour luy. Je dis plus , je me la voulois cacher à moy-mesme , parce que ma fierté s'en trouvoit blessée. J'examinois ce changement de mon cœur avec

un peu de colere , & quand je me fondois jusqu'au fonds de l'ame , il me sembloit que les tendres soins du jeune Marquis estoient bien moins ce qui m'engageoit à l'aimer, que le plaisir de me vanger de ma Mere & du Comte par cette passion réciproque. Une passion de cette nature, bien moins amoureuse que vindicative , ne me paroïssoit pas si honteuse , ou si vous voulez , je n'estois pas trop fâchée de me la pouvoir déguiser ainsi. Il est donc vray, disois-je au Marquis, que vous

estes aimé de ma Mere? Mais malgré vos sermens ne dois-je pas croire que vous vous applaudissez de cette conquête, & ne serois-je pas trop crédule, si j'ajouôtois foy aux assurances que vous me donnez de vostre tendresse? Quel injuste soupçon, me répondoit-il, & que vous me faites bien connoître que vous prenez le party d'un Rival que je n'oserois haïr! Est-il possible que son Bien vous ébloüisse, & vous pourriez vous résoudre à.... Qu'osez-vous penser, répliquay-je

au Marquis ? Quoy ! vous croyez.... Mais vous m'avez fait frémir, en me forçant de porter ma veüe plus loin. Laissez-moy, laissez-moy observer ma Mere ; & s'il se peut, fuyons-nous plutôt que de luy donner de l'ombrage. Hé-bien, répondit-il, me voila prest d'essuyer tous les teste-à-teste dont je me vois menacé ; mais ne me promettez-vous pas en cas de besoin, de venir à mon secours, & de me tirer d'affaire, quand je seray trop pressé ? Vous nous donnez-

là, repris-je, de belles idées. Défendez-vous comme vous pourrez; mais, Marquis, vous avez trop bonne opinion de vous-mesme, l'on ne vous attaquera pas. J'ay bien plus à craindre que vous, ajoutay-je en reprenant un air d'enjouement, je ne me fie plus à vostre fou d'Oncle; ses soixante années & sa toux ne me mettent point en sûreté avec luy; mais je cherchay à y donner ordre. Allez, Marquis, nous perdons trop de temps ensemble; faites bien vostre cour

2. P.

Y

à ma Mere, vers qui je vous
envoie, & ne vous effrayez
point tant du péril que vous
allez courir. Il estoit temps
que le Neveu fist place à
l'Oncle. Je l'entendis qui
touffoit en montant l'Esca-
lier. Encore un coup quitez-
moy, dis-je au Marquis que
je ne pouvois chasser. Vous
avez lieu d'estre consolé, nos
aventures vont estre bien éga-
les, voicy le vieux Comte. Hé-
bien, qu'est-ce, dit le bon
Homme en entrant, fini-
rons-nous, ma belle Enfant?
Il n'y a plus qu'un bon mot

qui serve. Si vous sçaviez
combien je patis ! Vous ne
répondez rien. Que veut dire
cecy ? A la veille de pouvoir
nous rédre heureux, que peut
signifier cet air sombre ? Au
lieu de sauter , de dancier.....
Mais je vois bien que vous
ne connoissez pas encore la
bonne fortune qui vous at-
tend. Il faut que je vous la
montre en racourcy. Je ne
vous dis rien de ma Personne,
vous la voyez ; de mon hu-
meur & de mon esprit, vous
les connoissez ; mais peut-
estre ne sçavez-vous pas que

je vous apporte avec tout cela cinq ou six belles Terres des plus Seigneuriales , qui vous rendront plusieurs fois Comtesse ; de beaux Châteaux à pont-levis , où je vous feray servir comme une Reyne ; sur tout, un grand Equipage ; enfin vous verrez quel rang je puis vous faire tenir. Permettez-moy seulement de me déclarer à vostre Mere , & reposez-vous sur moy du reste. Mais dites - moy , s'il vous plaist , Resveuse. Garderez-vous toujours le silence ? On resveroit à moins , répon-

dis - je assez étonnée. Vous parlez je croy de Mariage ; c'est plus qu'il n'en faut pour me faire perdre la parole. Modérez un peu vos tendres transports ; ne voyez - vous pas qu'ils vous font pecher contre toutes vos regles de Roman , que vous m'avez touûjours tant vantées ? Avez - vous lû jamais dans aucun, continuay - je commençant à me rassûrer , qu'un Amant se soit avisé de débiter par une proposition d'Hymenée ? Il n'en vient là qu'apres une fidelité éprouvée pendant

douze Tomes. Vous n'estes encore qu'au premier, & vous parlez déjà de conclure; vous n'y songez pas. Vous m'aimez trop irrégulièrement, & ce n'est point là la maniere dont vous avez vû faire l'amour dans cette divine Astrée qui vous charme tant. Sur cet article, répondit le Comte, je ne trouve pas à propos de suivre les exemples que vous me citez. Quand on s'aime tendrement, on ne sçauroit trop avancer les choses, & le plûtoft vaut toujours le mieux. Ainsi ne con-

damnez point mon impatience. Voicy vostre Mere. Je veux voir un peu , ma Belle , comment elle recevra la demande que je vay luy faire ; je vous rendray compte ensuite de ma négociation. Il me quite là - dessus sans attendre ma réponse , & me laisse dans mille pensées lugubres qui me passent par la teste. Cependant le bon Hóme me faisoit bien moins de peur que ma Mere. Apres un assez long entretien qu'ils eurent ensemble , elle m'appelle en particulier (figurez-

vous l'état où j'estois.) Quoy, ma Fille, me dit-elle, vous faites la fine avec vostre Mere? Vous avez voulu me persuader que le Comte estoit amoureux de moy, & c'est pour vous qu'il soupire. Il fait plus, il vous demande en Mariage. Que faut-il que je réponde? Le Party vous accommode-t-il? Il ne tient qu'à vous d'estre Comtesse. Je n'ay point encore donné de parole précise; mais si vous m'en voulez croire, vous ne balancerez point. Cette déclaration me mit dans un embarras

baras inconcevable. Ma Mere me pressoit de près , & je ne voyois que trop bien qu'elle ne le faisoit pas sans cause. Pour sortir d'un pas si hazardeux , je répondis d'une maniere fort unie , que l'Af-faire qu'elle me proposoit estant de la derniere conséquence , je la priois de m'accorder quelque temps pour l'examiner. Il est juste , me dit-elle. Consultez-vous, j'attendray vostre réponse. Elle me quitta, & je demeuray entièrement étourdie du coup. Vous vous imaginez bien que

2. P.

Z

le rang de Comtesse ne me tenta pas. Grandes Terres, magnifiques Châteaux, un Titre illustre, il n'y avoit rien de plus beau sans doute ; mais le bon Homme défiguroit tout cela, & franchement pour m'obliger à estimer ses présens, il auroit fallu qu'il ne se fust pas donné luy-même. L'ambition est digne des belles Ames, mais on ne peut sans folie la satisfaire aux dépens du cœur ; & pour moy, je vous l'avoüe, je n'estois pas assez sotte pour m'immoler à ma vanité. Ma mere avoit

cependant la meilleure intention du monde de me faire sa victime. Ce que me dit le jeune Marquis, servit encore à me faire ouvrir les yeux. Il ne m'aborda qu'avec un visage tout enflâmé. Que m'apprend-on, s'écriait-il, on vous marie avec mon Oncle ? Quoy, ce n'est que cela qui vous tient, répondis-je ? Hé-bien, puis qu'on vous doit donner une Tante, ne vaut-il pas autant qu'on me choisisse qu'une autre ? Vous prenez la chose dans le sérieux, ajoûtay-je en le voyant

Z ij

changer de couleur. Ne vous
désesperez pas, Marquis, la
chose n'est pas encore faite.
Mais dites-moy, s'il vous
plaist, est-ce de ma Mere
que vous tenez cette nou-
velle? D'elle-mesme, repar-
tit-il, je la quitte, & vous
m'en avez vû la rougeur au
front. Il faut que je vous
confie un secret, m'a-t-elle
dit en me tirant à l'écart. Le
grand âge de vostre Oncle
ne l'empêche point d'estre
aussi fou qu'on peut l'estre
au vostre. Il est éperdûment
amoureux de ma Fille, & il

vient de me la demander
en Mariage. Vous rougissez,
continua-t-elle, craignez-
vous que cette Affaire ne
fasse tort à vostre fortune?
Vostre Oncle, il est vray,
veut tout donner à ma Fille,
mais ne vous alarmez pas,
j'auray soin de vos intérêts,
plus que vous ne pouvez
croire; vous m'estes cher.
Le Comte veut se marier, il
faut aussi que je vous marie.
Ne vous mettez en peine de
rien. Je travailleray pour vous
comme pour moy-mesme.
Qu'avez-vous répondu à tout

cela , dis - je au Marquis en l'interrompant ? J'ay bien peur que vous n'ayez fait là quelque sottise. Je n'ay rien gâté , reprit le Marquis , je me suis tenu sur mes gardes, sans vouloir approfondir ce que m'a dit vostre Mere. Je m'en défie à l'heure qu'il est pour le moins autant que vous ; & pour vous parler sans déguisement , je commence à tirer d'assez mauvais augures de l'ordre qu'elle me donna d'abord de vous entretenir quelquefois. N'en doutons point , elle

cherchoit à nous épier , & je ne le connois que trop. Je pénétre encore plus avant que vous , répondis-je. Ma Mere vous marie , mais devinez-vous bien à qui ? Interrogez-vous bien vous-mesme , voyez à qui vous vous estes plû de rendre des soins ? Vous n'avez point perdu vostre temps , mon pauvre Marquis , & j'avois eu de justes pressentimens de vostre bonne fortune. Vous en souûpirez ? Voicy vostre destin éclaircy ; c'est à vous à voir si le nom de mon

Beaupere vous accommode. Il s'en falut peu que le Marquis ne tombast évanouïy. Il se lamentoit, haussait les épaules, & entrant dans un transport, que je ne puis vous dépeindre ; Quoy, disoit-il, vostre Mere songeroit à m'épouser ? Non, non, je croiray plutôt..... Vous le verrez, répliquay-je, mais ne vous laissez point abatre. Il faut icy faire l'esprit fort. Nous avons tous deux besoin de constance. Songeons à parer le coup. Voicy d'abord comment il faut nous

y prendre. Le vieux Comte
va croire ses affaires fort avan-
cées ; je ne veux pas le re-
buter. Ma Mere a ses des-
seins d'un autre costé ; gar-
dez-vous bien de vous y op-
poser. Redoublez plutôt vô-
tre complaisance ; & si vous
m'en croyez, laissons-les agir
tous deux. Quand nous au-
rons découvert tout-à-fait le
piège, nous verrons de quelle
maniere nous pourrons nous
en sauver. Apres que j'eus
remis un peu l'esprit du Mar-
quis, nous nous séparâmes.
Le vieux Comte ne manqua

pas le lendemain de m'instruire de l'heureux état où il avoit déjà mis les choses. Il ne pouvoit contenir sa joye. Son air épanoui y faisoit bien voir qu'il s'abandonnoit à de douces espérances. Sans vanité, il n'avoit pas le goust trop méchant; je valois bien qu'il me souhaitast pour Femme. Dieu sçait comme je me serois divertie de sa passion, si je n'avois rien eu à craindre d'ailleurs. Je l'amadoüois par politique; mais toutefois en me retranchant toujours sur la volonté de ma Mere,

ce qui ne plaisoit guère au Vieillard , qui auroit bien voulu trouver en moy une plus tendre correspondance. J'avois cependant grand' hâte de voir finir l'embaras. Pour m'instruire mieux de tout, un jour que j'avois laissé le Comte & ma Mere ensemble , j'appelle le jeune Marquis , & le fais venir avec moy sur un petit Escalier dérobé , qui joignoit la Chambre où nos Gens estoient , & d'où nous pouvions entendre sans estre aperçûs , une conversation qui avoit bien

l'air de rouler sur nostre Chapitre. Elle estoit déjà fort échaufée. Le bon Homme & ma Mere se querelloient. Quelle condition, disoit le couroucé Vieillard ? Vous ne voulez point me donner votre Fille, si je ne vous donne mon Neveu. De bonne foy, vous n'y pensez pas. Vous n'y pensez pas vous mesme, répliquoit froide-ment ma Mere. Cà, voyons, examinons un peu la chose, reprenoit le Comte. Vous me parlez de mon Neveu, c'est un Enfant. Il n'a pas encore

dixhuit ans. Peut-il estre vôtre fait , à vous qui.... Ne nous emportons point, répondoit doucement ma Mere. A peine ma Fille en a-t-elle quatorze, & je fais conscience de vous la donner. C'est bien de mesme , reprenoit-il tout furibond; je ne me suis jamais mieux porté. Et là dessus , la toux sèche ayant pris le bon Homme comme pour le démentir , la dispute cessa durant quelque temps. Pendant cet intervalle , le jeune Marquis & moy nous nous regardions. C'estoit une mer-

veilleuse immobilité que la nostre. Nous ne nous parlions que des yeux , tant nous avions de peur d'estre découverts. Le Marquis en soupirant sembloit me reprocher que j'avois avancé la mauvaise destinée qui l'attendoit, par ces mesures de complaisance , que la crainte de nous trahir m'avoit obligée de luy prescrire auprès de ma Mere. A la fin le bon Homme desenroué tourna le discours sur un autre Article. Il ne faut pas vous faire croire les choses autre-

ment qu'elles ne font, dit-il à ma Mere. Le Marquis, il est vray, est assez bien fait, mais aussi c'est tout; il n'a point de bien. Avec ce défaut, c'est à vous à voir si c'est vostre affaire. Il y a bon remède à cela, repartit-elle. Vous estes fort riche, & je vous ay entendu parler d'une petite Terre de huit à dix mille livres de rente, dont il faudra, s'il vous plaist, que vous luy fassiez une donation en bonne forme. Voila les conditions auxquelles je prétens vous donner ma Fille;

& si vous l'aimez , vous ne les trouverez pas trop dures. Vous y penserez tout à loisir. Ils n'en pûrent dire davantage. On entra où ils estoient, & leur conversation fut interrompuë. Nous eûmes le temps , le Marquis & moy, de raisonner sur les projets qu'on faisoit. Franchement nous demeurâmes tous deux aussi consternez qu'on le pouvoit estre d'une pareille aventure. Nous voyions l'orage tout prest à cheoir , sans sçavoir encore comment pouvoir l'éviter. Enfin je fis l'Hé-

roïne , & prenant la parole
avant le Marquis ; Sortons
de ce lieu , luy dis-je tout-
bas , ce n'est pas icy qu'il
faut rien résoudre. Apres
que nous en eûmes choisy
un autre , où nous estions
hors d'état d'estre surpris ;
Vous le voyez , Marquis , re-
pris-je , je n'avois que trop
bien deviné ; vous venez de
tout entendre. Où en som-
mes-nous ? Je ne vous le céle
point, je tremble. Nous avons
affaire à deux vieilles Gens,
& qui sont fort amoureux.
C'est-là le pis que j'y trouve,

rien n'est plus à craindre. Voicy deux Mariages qui vont estre proposez, il faudra répondre. Si nous consentons à ce qu'on a résolu, nous allons faire de jolis assortimens; & si vous & moy, nous refusons le oüy qu'on souhaite, à quoy ce refus ne nous expose-t-il pas? A la fureur d'une Veuve âgée, qui veut un jeune Mary; à toute la rage d'un Vieillard, qu'à ébloüy le brillant de mes années. Tous deux voudront se vanger, nostre commerce sera découvert, & nous n'a-

vons qu'à nous dire adieu, on ne nous permettra plus de nous voir. Vous me parlez d'un malheur fort grand, interrompit le Marquis, mais nous pouvons nous en garantir. Ce que j'imagine pour cela, n'est pas difficile à exécuter, pourvû que vous consentiez que je me vante d'être plus heureux que je ne suis. Ah ! si vous m'aimiez, ajouta-t-il en me jettant un tendre regard ! A cela prés, repris-je, voyons ce que vous avez imaginé. Une chose, dit-il, dont le succès est certain. La dona-

tion que vostre Mere a exigée de mon Oncle , est l'essentiel de tout cecy. Dans la passion qu'il a pour vous, je ne doute point qu'il ne se résolve à me la faire ; mais selon les apparences il demandera que ce ne soit que dans le Contract de Mariage, qui m'engagera à vostre Mere , & voudra qu'en même temps vous signiez celui qui vous doit unir ensemble. Ce n'est pas là nostre compte. Quand nous aurions une fois signé , on pourroit prétendre que la donation ne se-

roit valable qu'en cas que le Mariage fust effectué. Ainsi comme c'est le point important pour nous , nous avons besoin qu'elle se fasse par un Acte séparé, qui ne portant aucune condition, me mette en état d'avoir du Bien que l'on ne me puisse ôter. Après cela, si je fais assez heureux pour ne vous déplaire pas, vous disposerez de ma destinée. Cependant quand votre Mere me proposera les deux Mariages, je luy diray que la précaution qu'elle a eüe, de vouloir que je vous

parlasse quelquefois , a eu plus d'effet que je n'ay voulu; que malgré l'indifférence que je vous ay toujours fait paroistre , vous avez pris de l'amour pour moy ; que je m'en suis apperçû par cent choses que vous m'avez dites ; que c'est ce qui vous a fait demander du temps pour vous résoudre sur la déclaration du Comte ; & que je suis sûr , que si elle vous presse de vous expliquer, vous estes Fille à dire tout haut , que vous n'épouserez jamais un Vieillard. Par là elle connoî-

tra que pour faire réussir la donation, il est nécessaire de la détacher du Contract de Mariage, puis que mon Oncle refuseroit de la faire, s'il découvroit que c'est inutilement qu'il se flate de l'espérance de vous obtenir. Quoy qu'elle fasse pour sçavoir vos sentimens, obstinez-vous à luy demander six mois pour examiner ce que vous avez à faire. Cela répondra à ce que je luy auray déjà fait croire de vous; & à l'égard du vieux Comte, comme il est fort amoureux, vous l'a-

muserez sans peine , en luy
promettant qu'il sera con-
tent. Pendant ce temps , je
redoubleray si bien mes soins
pour vostre Mere , & luy fe-
ray voir un cœur si passionné,
qu'elle entreprendra de faire
dresser la donation de la ma-
niere que je le souhaite , sur
l'assurance que je prétens luy
donner de l'épouser ensuite
quand elle voudra , & même
malgré mon Oncle , s'il vou-
loit m'en empêcher. J'aprou-
vay l'expédient , & sans trop
examiner si j'avois pour le
Marquis une veritable pas-
sion,

sion, je fus bien aise de contribuer à luy faire avoir du Bien. Quant au Comte, comme rien n'eust pû me faire résoudre à l'épouser, je promis sans peine que je tiendrois bon sur les six mois de delay que je devois demander. C'estoit m'exposer à écouter chaque jour de fatigantes douceurs, puis qu'il falloit consentir à luy laisser l'espérance; mais c'estoit aussi travailler pour le Neveu que je pouvois voir pendant ce temps, & ce plaisir repa- roit tout le dégoust que j'avois à craindre. Apres que

nous eûmes ainsi concerté les choses, je renvoyay le Marquis. Il alla trouver ma Mere, qui luy déclara sa bonne fortune, & ce qu'elle avoit proposé pour luy. Le Marquis luy fit paroître tout l'amour qu'elle pouvoit espérer d'un cœur sensible & reconnoissant, & parla de moy comme d'un obstacle à son bonheur, si l'on vouloit me contraindre d'expliquer mes sentimens. Ma Mere flatée de la résolution qu'il sembloit prendre de l'épouser si tost que la donation seroit faite, le cónsulta sur tous les moyens

qui en pouvoient hâter le succès. Le Comte, de son costé, me vint chercher tout remply d'amour. On veut m'attacher à vostre Famille par plus d'un nœud, me dit-il. On vous donne à moy, c'est une affaire conclué; mais on marie aussi le Marquis, & afin qu'il ait dequoy soutenir ce rang, on me demande une de mes Terres. Alors le bon Homme me conta dans quels termes il estoit demeuré avec ma Mere, & n'oublia pas de me faire bien valoir le don que l'ardeur de m'obtenir l'obligeoit de faire à son

Neveu. Que ce don ne vous embarrasse pas, poursuivit-il; il me reste encore assez de Bien, & je prétens vous donner tout par un bon Contract. Ah, ma Belle, quand me rendrez-vous heureux? Le passionné Vieillard voulut alors me dérober un baiser; & pour luy oster toute défiance, & l'amener plus facilement où je voulois, j'eus la malice, apres m'estre un peu défendue, de luy laisser prendre ce baiser, comme sur le compte de nostre futur mariage. Il me pressa d'en choisir le jour, & je le priay de m'ac-

corder quelque temps pour mieux préparer mon cœur à la tendresse que je luy devois. J'assaisonnay ce retardement de paroles si flatteuses, qu'il en demeura charmé. Vous me croyez fort intéressée, luy dis-je. La maniere dont vous m'avez parlé de la Terre qu'on vous oblige à donner, me le fait connoistre. Il semble que pour n'en pas avoir de chagrin, j'aye eu besoin de sçavoir qu'il vous reste assez dequoy me mettre dans une haute fortune. J'ay l'ame toute autre que vous ne pensez ; & pour vous montrer

que vostre Bien me touche moins que vostre Personne, la plus grande marque d'amour que vous puissiez me donner, c'est de passer au plutoſt la donation qu'on vous demande. Cette complaiſance que j'attens de vous avancera ce que vous nommez vostre bonheur, & apres cela, vous n'attendrez pas longtems mon conſentement, quand on voudra que je vous épouſe. Ces mots le mirent dans un tel transport de joye, que ſe jettant à mes pieds, il fit cent extravagances. J'eus de la peine à le

faire relever, & plus encore à l'obliger de sortir. Sa passion estoit déclarée, & il croyoit pouvoir ne me quitter plus. Le soir de ce mesme jour, ma Mere ne manqua pas de me parler pour le Comte. Elle me fit voir les avantages que je trouverois en l'épousant, & me représenta fortement toutes les raisons qui devoient me faire approuver le choix qu'elle en avoit fait pour moy. Je luy répondis en Fille modeste, que comme elle connoissoit mieux que moy-mesme ce qui m'estoit propre, je tâche-

rois de suivre ses volontez, mais qu'il me falloit du temps ; que j'estois seûre d'en obtenir aisément du Comte, malgré l'amour empressé qu'il me témoignoit, & que je la suppliois de ne me point demander de parole plus précise. La maniere dont je fis cette réponse, luy fit comprendre qu'il y auroit du péril à me presser. Le Marquis qui s'attacha tout à elle, pour venir à bout de ses desseins, luy fit paroistre une passion si violente, que ne doutant plus d'en estre aimée, elle travailla de tout son pou-

voir à ce qui devoit le mettre en état de se marier, malgré son Oncle. Le bon Homme que je traitois assez favorablement, fut ébloüï de l'assurance qu'elle luy donna qu'avant qu'il fust peu je ferois sa Femme. Elle passa quelques jours sans luy parler que de moy, & enfin elle tourna le discours sur la Terre qu'il devoit donner à son Neveu. Le Comte, à qui j'avois eu l'adresse de persuader que la complaisance qu'il auroit pour moy sur cet article avanceroit ses affaires, se montra tout prest à faire dres-

fer la donation. Elle fut passée dans toutes les formes qui pouvoient la rendre irrévocable, & cela se fit au grand contentement de ma Mere, qui cependant s'en trouva bientôt plus malheureuse. Le Marquis se vit à peine du Bien assuré, qu'il cessa de se contraindre. Les marques de sa passion diminuèrent; & le mépris apparent qu'il avoit pour moy, se dissipa peu à peu. Il me parloit, il m'entretenoit; & ma Mere, que ce changement inquiéta, voulut guérir ses alarmes, en luy demandant qu'il l'épousast,

comme il en estoit demeuré d'accord. Le Marquis para ce coup, en luy disant d'un air satisfait, que c'estoit ce qu'il souhaitoit le plus, mais qu'il falloit qu'elle obtinst le consentement du Comte, parce qu'après l'obligation qu'il luy avoit, il seroit blâmé de tout le monde, s'il se marioit sans son aveu. Cette réponse mit ma Mere au desespoir. Elle connut qu'elle estoit jouée, & ne douta point dès ce moment qu'il n'y eust intelligence entre le Marquis & moy. Comme elle nous observa,

nous prîmes soin aussi de nous observer. Le Marquis me parloit peu, mais en récompense il venoit me voir secretement chez une Sœur de mon Pere, à qui j'avois confié toute nostre intrigue. L'assortiment de deux vieilles Gens, avec deux jeunes Personnes, luy avoit paru si ridicule, qu'elle estoit entrée dans nos intérêts. Malgré toute la précaution dont nous nous servions, nos entreveuës ne pûrent estre cachées. Ma Mere les découvrit, & apres s'estre emportée cruellement contre moy,

elle me dit que je n'avois qu'un party à prendre , le Convent, ou me marier avec le Comte. Comme il falloit m'expliquer, je préferay le Convent. Le vieux Comte ne pouvant se consoler de ma déclaration, imputa tout son malheur au jeune Marquis; & persuadé que je changerois de sentimens, si j'avois perdu toute espérance de le voir à moy, il luy commanda d'épouser ma Mere. Le Marquis s'en défendit sur ce que l'on devoit faire les deux Mariages tout-à-la fois, & qu'il n'estoit engagé pour l'un

que quand je consentirois à l'autre. Ils comprirent bien ce que cela vouloit dire, & désespérant de nous des-unir, tant que le Marquis auroit la liberté de me voir, ils crurent qu'en m'enfermant dans un Monastere, ils viendroient à bout de ma fermeté. J'y fus conduite, & l'on m'observa si bien, qu'il me fut impossible de tirer aucun avantage de la Grille. Ma Mere m'y faisoit venir de temps en temps, & je l'y trouvois accompagnée du vieux Comte, qui tâchoit de m'ébranler par mille avantages qu'il m'o-

froit du costé de la Fortune. Si ma Mere continuoit à estre de son party, c'estoit seulement pour se vanger. Le Marquis ayant du Bien, elle n'avoit aucune espérance de le ramener à elle par mon mariage avec le Comte; mais elle auroit moins senty ce malheur, si en m'ostant à ce que j'aimois, elle m'eust donnée à ce que je n'aimois pas. Tout ce qu'elle fit ne pût rien sur mon amour. Ma Tante, à qui je ne cachois rien, me consolait par ses fréquentes visites. Nous nous écrivions par elle le Marquis & moy;

& comme rien ne touche tant que les Lettres, ce commerce d'écriture sert à nous attacher plus fortement l'un à l'autre. Cette officieuse Tante trouva même le moyen de me l'amener trois ou quatre fois, & il la prit pour témoin des nouvelles assurances qu'il me donna de n'estre jamais qu'à moy. Trois ans s'estant passez de la sorte, & la retraite commençant à m'ennuyer, j'exigeay de luy qu'il feroit quelque voyage, luy faisant entendre, que quand on le verroit éloigné de moy, on

me donneroit plus de liberté. Il m'obeït, quoy qu'avec beaucoup de peine ; & avant que de partir pour aller en Italie, où il est présentement, il mit entre les mains de ma Tante une Promesse de Mariage, qu'elle trouva à propos d'accepter pour l'empescher de se démentir. Quelques mois apres, ma prison fut adoucie, & je m'aperçûs à la liberté qu'on me donnoit, que son depart avoit mis les Gens hors d'inquietude. Je profitay de ce temps de calme, pour m'échaper du Convent. Ma fuite estoit

concertée avec ma Tante, qui m'attendoit à une Maison de Campagne, où elle avoit donné ordre qu'on me conduisist. Mon évafion fut pour ma Mere un nouveau fujet d'emportement. Elle fe plaignit, elle fulmina, mais ma conduite ne fut point blâmée. J'estois à couvert de tout par la retraite que j'avois choisie. Enfin les affaires de ma Tante ont tourné de forte, qu'elle a eité obligée de venir icy pourfuivre un Procés qui est pour elle d'une extrême conséquence. Elle m'y a amenée, & depuis que

nous y sommes, on nous a mandé que le Comte, que douze mois chaque année rendent plus âgé qu'un autre, commence à écouter la raison, & qu'il est d'accord avec ma Mere pour l'épouser dans fort peu de temps. J'ay averty le Marquis de ce Mariage; & s'il se fait, je ne doute point qu'il ne hâte son retour. Cependât pour son malheur, me voicy de l'Académie. C'est une gloire qui me touche vivement; & de la maniere que j'y suis sensible, j'appréhende fort, quand il reviendra, que je ne le fasse attendre long-

temps, si pour devenir sa Femme, il faut que je cesse d'estre Académicienne.

On raisonna quelque temps sur l'Avanture de Mademoiselle de Mirac ; & l'envie qu'elle venoit de marquer d'estre longtemps de l'Académie, ne persuada personne. On se préparoit à écouter Mademoiselle de Turé & Mademoiselle d'Ormilly, sur leurs intrigues galantes ; mais elles prièrent l'une & l'autre qu'on leur donnast quelques jours pour se préparer à ce recit, & il fut remis à la premiere Assemblée.

FIN.







8

21